



Marcel Paul



F.-H. Manhès

Présidents fondateurs de la FNDIRP

Novembre 2019
n° 946
7 €

LE PATRIOTE RÉSISTANT

Journal édité par la Fédération nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes



Le Patriote Résistant

Mensuel édité

depuis 1946 par la

Fédération nationale

des Déportés et Internés,
Résistants et Patriotes.

Association Loi 1901

10, rue Leroux. 75116 Paris.

SIRET : 775 688 807 000 12

Représentant légal :

Jean Villeret,
président délégué.

Directeur de publication :

Serge Wourgaft.

Rédaction Administration

10, rue Leroux, 75116 Paris

Courriel : fndirp@fndirp.asso.fr

Site Internet : www.fndirp.fr

CPPAP n° 1120 A 05599

ISSN 0223-3150

Prix de vente à l'unité : 7 €.

Prix de l'abonnement :

• 61 €, tarif public.

• 65 € et au-delà,
tarif de soutien.

• À partir de 45 €,
tarif spécial
faibles revenus.

Rédacteur en chef :

Julien Le Gros

redaction@fndirp.asso.fr

01 44 17 38 34

Abonnements et publicité :

adhesions-abo@fndirp.asso.fr

01 44 17 38 24

Maquette :

maquette@fndirp.asso.fr

01 44 17 38 22

Crédits photos :

tous droits réservés.

Imprimerie Rivet

Presse-Édition Limoges

24, rue Claude-Henri-Gorceix

BP 1577

87022 Limoges - cedex 9

Dépôt légal à parution

par imprimeur.

Date de parution :

sur couverture.

La une

« Tout va bien ». Photographie, dessin
d'Alex Jordan (atelier Nous Travaillons Ensemble).

La FNDIRP prend position contre une résolution européenne

La Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes a pris connaissance d'une résolution du Parlement européen sur « l'importance de la mémoire européenne pour l'avenir de l'Europe. » Cette résolution assimile fascisme et communisme et explique que l'origine de la Seconde Guerre mondiale serait le « Pacte germano-soviétique ».

Certains historiens ont fait leur litte de cette thèse. La Deuxième Guerre mondiale a eu pour cause essentielle la montée des fascismes européens depuis 1930 faisant suite à la crise économique de 1929. ⁽¹⁾ Le nazisme s'est nourri à la fois de cette crise, du traité de Versailles qui avait humilié l'Allemagne et de la complaisance coupable des démocraties occidentales vis-à-vis des fascismes (Munich en 1938, appelé le « Sedan diplomatique », suivi de la non-intervention en Espagne).

Le Pacte germano-soviétique fut une conséquence de cette lâcheté et non une cause. L'attitude de l'URSS fut comprise et admise par deux grands dirigeants britanniques, Churchill et Attlee. ⁽²⁾ Dire cela ne justifie nullement les crimes stalinien qui furent horribles. Mais on ne peut pas, comme le fait le Parlement européen, assimiler les soviétiques aux nazis et rayer ainsi, d'un trait de plume, le sacrifice de 20 millions de Russes qui ont apporté une contribution décisive contre l'hitlérisme.

Notre Fédération qui a pour vocation de défendre la mémoire de tous les résistants au fascisme, fusillés, déportés, internés, ne peut accepter un tel déni de l'histoire.

La FNDIRP

(1) De nombreux spécialistes de la crise de 1929, historiens et économistes, montrent comment ce krach boursier a déstabilisé les politiques économiques allemandes, permettant dans une certaine mesure l'arrivée au pouvoir du NSDAP à la suite du retrait brutal des capitaux américains d'Allemagne (Wikipedia).

(2) « Les diplomates britanniques et français ont traité le gouvernement soviétique avec une telle désinvolture que nous aurions, nous travaillistes, agi comme Staline » Clement Attlee.

Churchill allait en novembre 1939 déclarer devant la Chambre des Communes que la décision de Staline de pénétrer en Pologne orientale était tout à fait justifiée du point de vue de l'intérêt stratégique de l'Union soviétique.

SOMMAIRE

Lettres de lecteurs • Page 4

Les faits du mois • Pages 5 à 11

Disparition de Jean-Luc Bellanger, Irène Michine ; Décès de Theodor Michael Wonja ; Mort de Jacqueline Tamanini ; Climat islamophobe et antisémite, Julien Le Gros ; Amnésie, Yan M'Hoax, Gravel, 0€, Robert Sebbag ; Le parcours de mémoire des collégiens de Charles-Péguy, Sarah Khelifa, Salomé Bouchier ; Buchenwald par ses témoins, Hélène Amblard ; Viva Neus Català ! J. L. G. ; Mobilisation à Dresde contre le fascisme, Cornélia Kerth ; Ceux qui travaillent d'Antoine Russbach, J. L. G.

Mémoire • Pages 12 à 15

Annick, une résistante au service de la mémoire, Yves Lecouturier ; Une mémoire toujours divisée, Vincent von Wroblewsky.

Dans les départements • Pages 16 à 21

Aube Un camp de concentration à Troyes, le centre Jules-Ferry, Jean Lefèvre ; Puy-de-Dôme Silence sur les commémorations ? Roger Montagner ; Centre Val-de-Loire Projet mémoriel à Loches, Gérard Jaunet ; Vienne Anniversaire de Renée Moreau, Nicole Pignon ; Pyrénées-Atlantiques Simone Vilalta reçoit la médaille de la Ville de Hendaye, Lina Pena Decaunes ; Loiret 75^e anniversaire de l'attaque du maquis de Lorris le 14 août 1944, Claudine Boënnec, Alain Rivet ; Savoie Terre-Noire, dans le vent de l'Histoire, Gérard Simon.

Souscription nationale • Page 21

L'invité du mois • Pages 22 à 25

Adolfo Kaminsky. Un héros très discret

Chez le libraire • Pages 26 à 30

Franck Schwab, Julien Le Gros.

Carnet • Page 30



Pénombre et éclaircies

L'accélération de la révolution numérique, les changements technologiques, économiques et sociaux annoncent une civilisation nouvelle et un monde robotisé dominé par l'intelligence artificielle. Avec l'obsolescence des régimes démocratiques actuels, les méfaits de la mondialisation, la persistance du terrorisme djihadiste, les analyses en majorité pessimistes des désordres actuels, au plan national et dans les relations internationales, ne manquent pas.

Cette situation est aggravée par les atteintes à la biodiversité, par la menace du réchauffement climatique qui a déjà pour effets de violents désordres météorologiques, un peu partout dans le monde. Et ce, en dépit du déni obstiné de certains dirigeants se refusant à considérer la prise de mesures pourtant impératives pour la survie de la planète.

Le mouvement lancé par la lycéenne Greta Thunberg et la participation massive de jeunes considérant qu'il s'agit de la sauvegarde du monde qui les attend sont particulièrement significatifs. Leur impact peut se mesurer à la violence des critiques de la personne de Greta et de son initiative par certains « experts ».

On a déjà dit, combien ces chemins nouveaux s'ouvrant dans l'incertitude, et dans une atmosphère de méfiance et de peur exploitées par les mouvements populistes génèrent un dangereux mépris pour les « autorités » considérées comme manquant de volonté et d'efficacité pour régler rapidement les problèmes des inégalités qui augmentent. Il

se crée ainsi dans l'esprit d'une partie de l'opinion une barrière entre les « intellectuels » au pouvoir et le peuple dont ceux-ci auraient tendance à ignorer les besoins ainsi que les aspirations. Cette situation et son exploitation démagogique, notamment par l'extrême-droite, conduit à un délitement de la confiance dans les institutions de base d'un État de droit.

Alors que les nécessaires transitions écologiques et énergétiques requièrent un effort commun dans la solidarité, cet affaiblissement des institutions, les déclarations agressives et haineuses dans l'anonymat des réseaux sociaux et leur diffusion mondiale par les médias compliquent encore davantage la situation.

On ne peut que constater, avec regret, l'effet pernicieux de l'encouragement donné à cet égard par le Président de la première puissance démocratique mondiale et, dans un registre légèrement différent, par le Premier ministre de la démocratie parlementaire la plus ancienne du monde moderne : en premier lieu par leur recours systématique au mensonge et aux *fake news* (infox) qui deviennent par leur répétition des moyens politiques « légitimes ». Ensuite, par leur détermination à jouer le peuple contre les institutions lorsque ces dernières s'opposent à une décision non conforme au droit. Une voie qui a déjà mené dans le passé aux politiques autoritaires, sinon totalitaires. Enfin, par le rejet du pluralisme dans les relations internationales, donnant la primauté à un nationalisme égoïste et xénophobe qui marque

en particulier la politique suivie à l'égard des mouvements migratoires. S'agit-il de coïncidences temporelles ou d'un catalyseur à l'échelle mondiale ? Toujours est-il que « la rue » s'exprime de manière importante et spectaculaire un peu partout dans le monde, pacifiquement dans la plupart des cas. Si les différents mouvements ont des spécificités, ils ont, d'après les sociologues, un objectif commun : l'obligation, pour les dirigeants, de préserver le respect de la dignité de la personne humaine, la prise en compte des besoins de l'existence de chacun, le rejet d'une soi-disant fatalité.

En fait, il s'agit pour beaucoup, sans qu'ils le conceptualisent, de la lutte pour une civilisation plus humaniste, dans la paix et dans la justice. Un objectif que la FNDIRP s'est efforcée de poursuivre, dans l'esprit des serments de Buchenwald et de Mauthausen⁽¹⁾. Un objectif qui peut sembler utopique et hors des réalités, mais pour lequel les peuples du monde disposent des principes énoncés dans la Charte des Nations unies et dans les traités qui en sont issus. Ils disposent également de la technologie nécessaire utilisée dans un sens positif. Il manque la volonté politique et c'est le domaine particulier de l'action démocratique et populaire : un dur cheminement à contre-courant qui requiert courage et persévérance.

(1) <https://asso-buchenwald-dora.com/le-camp-de-buchenwald/histoire-du-camp-de-buchenwald/le-serment/>

<http://www.campmauthausen.org/lamicale/serment>

Abominable résolution de l'Europe

Le Parlement européen a voté le 19 septembre une résolution intitulée : « *De l'importance de la mémoire européenne pour l'avenir de l'Europe* ». Depuis les années 2000, l'UE s'acharne à une interprétation de la Seconde Guerre mondiale, fondée sur l'identification « nazisme-stalinisme », et sur la responsabilité égale de l'URSS et du Troisième Reich dans le déclenchement de la guerre. Cette historiographie fabriquée par des pseudo historiens incultes transpire de haine antisoviétique et anticomuniste. Je n'évoquerai pas la véritable question, qui est de savoir pourquoi le Parlement a voté une telle résolution qui va dans le sens d'une Marion Maréchal Le Pen et d'un Zemmour, et cela avec des voix allant de la droite à la social-démocratie, en passant par les Verts. Un souvenir me titille : celui d'une conférence commune des associations de déportés de Mauthausen et de Buchenwald à Strasbourg, il y a quelques années. Une jeune haute fonctionnaire de Bruxelles était venue « faire la leçon » sur la manière dont la Seconde Guerre mondiale devait être lue. Cette leçon contenait déjà en germe la résolution actuelle. L'institution européenne, à travers cette résolution, dévoile son véritable visage en relayant les fascistes régimes d'Europe de l'Est (Ukraine, Pays baltes, Pologne, Hongrie...) qui persécutent les partis communistes tout en

s'acoquinant avec des nostalgiques de Hitler. La résolution vise, notamment, à interdire comme « totalitaires » les symboles du communisme : la faucille et le marteau, l'étoile rouge, l'effigie du Che, les noms de communistes donnés à des rues... Pour cela, les euro-parlementaires amalgament scandalement les régimes nazi-fascistes à leurs principaux ennemis : l'Union soviétique, son Armée rouge, les partisans communistes qui, des Brigades internationales aux plaines biélorusses en passant par la Grèce, la Yougoslavie, l'Italie, la France, furent, au prix d'énormes sacrifices, la pointe de la lutte armée et de la victoire antifasciste. Ces euro-parlementaires font honte. Il est indispensable que chaque démocrate refuse cette chasse aux communistes pour ce qu'elle contient de négationnisme, de haine anticomuniste et, dissimulée, de régression sociale généralisée. Avec le Comité international Buchenwald-Dora, dans sa déclaration du 8 octobre, « exigeons le retrait immédiat de la résolution !

« *Quand les nazis sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste. Quand ils ont enfermé les sociaux-démocrates, je n'ai rien dit, je n'étais pas social-démocrate...* » (Martin Niemöller).

Jacques Delépine, La Haye-Aubrée, Eure.

Maurice Garçon

J'ai profité de ce mois d'août pour lire les numéros du *Patriote Résistant* du 1^{er} semestre 2019. Dans le numéro d'avril, l'article consacré au journal de guerre de M^e Maurice Garçon et son « antisémitisme de classe » m'a particulièrement intéressé. Ses témoignages, nous replaçant dans le contexte de l'Occupation sont édifiants. Choqué par certaines de ses notes, cela m'amène à vous demander de préciser un point, extrêmement marquant, pouvant compléter l'éclairage apporté sur ce bourgeois libéral, grand avocat, et professionnel du verbe... Je reproduis sa note du 29 juin 1944, trois semaines après le Débarquement en Normandie : « *Je ne suis pas antisémite, surtout depuis qu'on persécute ces misérables. Mais tout de même, je crains, si l'on n'y prend garde, qu'ils reviennent avec des dents bien longues, un appétit féroce et des exigences intolérables. Il y a quelques mois, j'ai rencontré une jeune femme tremblante et apeurée. Elle tremblait au moindre coup de sonnette, ne pensait qu'à trouver un abri contre la persécution. Elle se faisait humble,*

pitoyable. C'était une bête traquée n'osant plus coucher chez elle. Elle faisait peine à voir. Je la plaignais. Je l'ai revue aujourd'hui, fringante, maquillée, le regard audacieux, la mine insolente. Elle était vêtue de couleurs claires. Son œil défiait le sort. Elle arrivait tout essoufflée de chez sa couturière. Elle me dit qu'elle venait de commander des robes, des chapeaux, des chaussures, toute une garde-robe neuve : Il faut être prête pour le défilé de la Victoire ! Et comme on parlait de l'assassinat de Henriot elle dit en clignant la paupière : "La vengeance de ces gens-là sera terrible et cruelle. Ne serons-nous pas obligés de devenir antisémites ?" Je crains bien que la question reste entière. Ces animaux-là sont si malsadroits et si encombrants qu'ils vont tout gâcher. » Ces « écrits » sont de même nature que ceux des nazis qui ont amené à utiliser le Zyklon B pour éliminer les « nuisibles » dans les chambres à gaz des camps d'extermination...

Isy Szeier, fils de Jacob, déporté le 15 mai 1944 par le convoi 73.

Les services de la FNDIRP

- **Service juridique :**
01 44 17 38 33
(uniquement le mardi)
- **Adhésions FNDIRP - Abonnements au Patriote Résistant, Caisse solidarité décès :**
01 44 17 38 24
- **Comptabilité générale, commandes et vente d'ouvrages :**
compta@fndirp.asso.fr/
01 44 17 38 10
- **Éditions et communication :**
01 44 17 38 34
- **Secrétariat général :**
01 44 17 38 37
- **Secrétariat présidence :**
01 44 17 38 15
courriel : secretariat@fndirp.asso.fr
- **Standard :**
01 44 17 38 38
- **Fax :** 01 44 17 38 44

Disparition de Jean-Luc Bellanger

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès de Jean-Luc Bellanger, survenu le 5 octobre dans sa 95^e année. *Le Patriote Résistant*, et la FNDIRP, par une lettre, ont présenté leurs sincères condoléances à ses proches.



Nous avons pu lire son dernier article dans le numéro de mai du *Patriote Résistant*, le dernier d'une longue série d'écrits parus dans ces colonnes depuis le début des années 1990. À l'époque, le rédacteur en chef du *Patriote Résistant*, Jean-Pierre Vittori, avait demandé à ce journaliste chevronné et germanophone, qui voyageait souvent outre-Rhin, de rendre compte des activités néonazies qui se développaient dans l'Allemagne réunifiée. Progressivement, la participation devint régulière. S'appuyant sur des publications, compte rendus de séminaires et autres sources d'information en langue allemande (parfois aussi en anglais ou en italien), rarement traduits en français, Jean-Luc a donné aux lecteurs du journal, mois après mois, pendant un quart de siècle, un éclairage inédit sur l'historiographie du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale et plus généralement sur l'Allemagne contemporaine confrontée à son passé.

Combien de fois avons-nous entendu des lecteurs louer ses chroniques extrêmement fouillées, précises, rigoureuses et d'un intérêt toujours renouvelé ? Car cet esprit curieux et érudit avait à cœur de rechercher dans la masse des ouvrages paraissant en Allemagne et ailleurs des sujets encore peu abordés ou ignorés afin d'approfondir les connaissances du public sur cette période complexe dont il avait été le témoin. Lycéen à Angers, il avait commencé dès 1940 à mener des actions antinazies avec

ses camarades et les poursuivit au sein de Maintenir, le groupe de Résistance cofondé à Paris par son frère, Claude. Dénoncé par un élève du lycée, Jean-Luc fut arrêté, à dix-sept ans, le 1^{er} mars 1942, jugé par le Conseil de guerre du Grand-Paris et condamné à dix ans d'emprisonnement. Il fut déporté en août à la prison de Wolfenbüttel, près de Brunswick (Braunschweig) en Basse-Saxe. Il y demeura jusqu'à la fin de la guerre. De retour en France, il reprit ses études interrompues, devint journaliste scientifique en langue allemande à Radio France Internationale (RFI) où il termina sa carrière comme responsable de l'ensemble des rédactions en langues étrangères, une quinzaine au total.

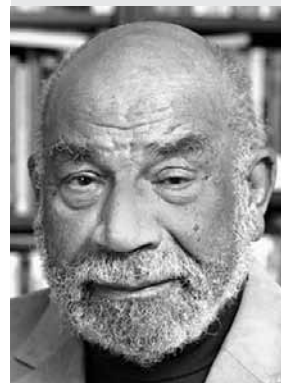
Cet homme chaleureux, discret et respecté a assumé diverses responsabilités à la FNDIRP : membre du comité de rédaction du *Patriote Résistant* et des commissions Histoire et Communication, il a siégé au jury du Prix Marcel-Paul et au Conseil d'administration jusqu'en 2013. Il a également participé aux travaux de la Fondation pour la mémoire de la Déportation. En Allemagne, il a apporté sa contribution à la fondation des Mémoires de Basse-Saxe et au Mémorial de « sa » prison, comme il disait, à Wolfenbüttel. À l'initiative de ces deux instances, ses souvenirs de résistance et de déportation ont été publiés en allemand l'année dernière⁽¹⁾. Il y tenait beaucoup. Mettre en garde contre le retour d'idéologies inhumaines aura été pour lui l'engagement de toute une vie.

IRÈNE MICHINE,
ancienne rédactrice en chef
du *Patriote Résistant*

(1) « *Feindbegünstigung* » - Als politischer Häftling im Strafgefängnis Wolfenbüttel (« Aide à l'ennemi » - Détenu politique à la prison de Wolfenbüttel), 2018, Wallstein Verlag, Göttingen, 260 pages.



Décès de Theodor Michael Wonja à 94 ans, le 19 octobre à Cologne.



Acteur, journaliste, Theodor Michael Wonja (1925-2019) est né d'une mère allemande et d'un père camerounais qui travaillait dans les « zoos humains ». Victime des lois raciales de Nuremberg en 1935, il fut enrôlé

dans des films de propagande de l'UFA*. En 1943, il fut envoyé dans un camp de travail à Adlershof près de Berlin, jusqu'à sa libération par l'Armée rouge. Il était le dernier survivant noir des camps nazis. Son histoire est racontée dans l'ouvrage de Serge Bilé *Noirs dans les camps nazis* (Le Serpent à plumes, 2005).

* Universum film AG, compagnie cinématographique allemande, dissoute un temps, en 1945, avec la dénazification.

Mort de Jacqueline Tamanini à 98 ans, le 20 octobre.



Adhérente de l'Union des jeunes filles de France à quatorze ans, elle participa dès juillet 1940 à la Résistance dans la banlieue est de Paris. Elle fut déportée à Ravensbrück en 1943. Elle est rapatriée en France en janvier 1945 après une longue marche de Leipzig à Dresde. Ancienne conseillère municipale de Montreuil, elle était l'épouse de Daniel Tamanini, ancien directeur du Musée de l'histoire vivante de la ville.

Climat islamophobe et antisémite

Le 21 octobre, une motion contre le polémiste Éric Zemmour, précédemment condamné par deux fois à la haine raciale et religieuse, a été déposée par les salariés du groupe Canal+ a appris une source syndicale à l'AFP. Suite à cette pression, ses émissions seront désormais enregistrées en différé.

Ce même jour, à Lyon, une plaque commémorant la rafle de la rue Sainte-Catherine, le 9 février 1943 par la Gestapo, a été dégradée souillant les noms de plus de quatre-vingts victimes juives. Dans une tribune publiée le 14 octobre sur Médiapart des personnalités publiques comme les militantes du mouvement féministe Nous Toutes, Fatima Benomar et Caroline de Haas, le porte-parole d'Attac Maxime Combes ou encore l'historienne Laurence de Cock ont appelé à boycotter la chaîne tant que le journaliste y exprime librement des propos racistes, tombant sous le coup de la loi : (...) « *Le 28 septembre 2019, à la tribune de la "Convention de la droite" (contre laquelle les gens de "droite" républicaine devaient s'indigner qu'elle ait tant sali le mot), Zemmour a comparé les djellabas aux "uniformes des armées d'Occupation", accusé les musulmans de se comporter "en colonisateurs", dénoncé une "guerre d'extermination de l'homme blanc hétérosexuel". Le tout en appelant les citoyens à s'affranchir "des droits de l'homme, des juges" et à "se battre" contre*



Manifestation contre l'islamophobie, place de la République à Paris, le 19 octobre.

cette armée d'Occupation en djellaba... à savoir contre chaque musulman. » Entre autres, la journaliste Valérie Trierweiler, l'économiste Jacques Attali, la CGT, le parti la France Insoumise et des députés La République en marche ont annoncé qu'ils ne débatteraient pas sur CNews tant qu'Éric Zemmour y sera. De son côté, l'historien Gérard Noiriel

l'a comparé au journaliste et homme politique antisémite Édouard Drumont dans son ouvrage paru récemment à la Découverte *Le Venin dans la plume: Édouard Drumont, Éric Zemmour et la part sombre de la République*. La dernière sortie d'Éric Zemmour, admirateur du maréchal Pétain, est qu'il se dit : « *du côté du général Bugeaud, qui a massacré les musulmans et même certains Juifs en Algérie.* » Depuis l'attentat du 3 octobre à la Préfecture de Paris plusieurs actes islamophobes ont été relevés dont le plus médiatique est le 11 octobre dernier l'humiliation d'une femme voilée présentée comme « islamiste » au Conseil régional de Bourgogne Franche-Comté par l'élus Rassemblement national Julien Odoul. Sur LCI, le journaliste Olivier Galzi a fait un amalgame grave dont il a dû s'excuser entre le voile et un uniforme SS...

JULIEN LE GROS

■ **À lire: Olivier Lecour Grandmaison *Ennemis mortels. Représentations de l'islam et politiques musulmanes en France à l'époque coloniale*, éditions La Découverte, 23 euros, 234 pages.**

N. B. : Peu avant de mettre sous presse, nous apprenons qu'un attentat commis le 28 octobre, par un ex-candidat du Front National, adepte des thèses d'Éric Zemmour, a fait deux blessés graves dans une mosquée à Bayonne.

humeur

Amnésie, Yan M'Hoax⁽¹⁾, Gravet⁽²⁾, 0€.

L'autofiction a ouvert la voie à toutes les falsifications insupportables : celles de son propre passé, celui d'un individu existant déjà avant de devenir connu pour sa plume, son bagout ou grâce aux plateaux où il apparaît. Devenir chroniqueur, auteur recevant des prix et donnant son avis sur tout ou rien, met l'impétrant qui piaffait d'en arriver là dans une posture médiatique plus que dans une cohérence personnelle. Être lauréat et romancier « grassement » rémunéré met à l'abri du besoin mais pas de la vérité. Comme des cailloux dans un labour, les faits remontent à la surface avec le temps. En 1943, à Treblinka, « *le sang repoussait la terre*

(...). *Le sang des dizaines de milliers de victimes ne peut reposer en paix. Il remonte à la surface* », malgré tout le sable déversé sur les charniers pour effacer les traces. C'est ce que témoigna l'un des rares survivants, Chil Rajchman, dans *Je suis le dernier Juif*. Les idéologies fascistes se sont toutes inventé un passé mythique autant qu'une actualité mensongère ou bien ont tenté d'effacer leurs antécédents gênants. Le négationnisme trompe l'Histoire en la réécrivant à sa sauce et surtout en tentant d'effacer l'ignominie et la monstruosité. Est-ce que mentir sur les plateaux télé ou sur les ondes a peu de conséquences ? Heureusement la presse

écrite (*L'Express*, *Le Canard...*) respecte un lecteur, pour qui l'esbroufe n'est pas souhaitée, et n'a pas lâché prise. Quand à la Toile, elle n'est nette en rien dans sa diffusion des mensonges puis dans leurs prétendus effacements.

L'« auteur à succès », celui qui veut diffuser à tout prix, réussir en « vendant père et mère », voire le frère si besoin, être invité comme dans un casting humoristique en se prenant au sérieux, être grave et passer légèrement sur des énormités graves et « grasses », celui-là lisse à l'envi son passé hérissé de négationnisme pour s'habiller en victime, de pauvre petit maltraité, reconnaît ses ignobles dessins mais pas ses propres écrits d'il y a vingt ans, puis au mieux s'excusera lui-même car demander des excuses (à qui ?) n'assure pas d'en obtenir. Quant au simulacre de

pardon donné par BHL (« *Je crois en la rédemption* »), il interroge : assistons-nous à un facho qui a son bon Juif ou à un chroniqueur mondain qui protège son bon révisionniste soi-disant repent ? Aux dernières nouvelles, l'éditeur a tout arrangé, mais a retiré des librairies le dernier roman de l'amnésique. Un auteur peut se mentir ou mentir sur lui-même. L'exercice n'est pas nouveau. L'arriviste se distinguera par ses acrobaties dans le ripolinage de son itinéraire afin de le lisser en vue d'une carrière. Mais une société oublieuse de son passé se condamne à n'avoir aucun avenir.

ROBERT SEBBAG

(1) *Hoax*: (mot anglais), mystification, supercherie, mensonge, etc.

(2) Qu'un éditeur connu en arrive à couvrir tout ça, c'est grave pour toute la profession.

Le parcours de mémoire des collégiens de Charles-Péguy

Dans le cadre d'un projet pédagogique sur le Convoi 77, parti de Drancy pour Auschwitz, des élèves du collège Charles-Péguy de Palaiseau (voir le *Patriote Résistant* n° 938) ont relaté leur rencontre avec les témoins, encadrés par leurs enseignantes Claire Podetti et Clarisse Brunot. Troisième épisode, la visite du camp de Natzweiler-Struthof en mars, commentée par Sarah, Salomé, Suzanne et Milan.



L'entrée du camp de Natzweiler-Struthof vue par les élèves.

Les 26 et 27 mars 2019, notre classe de 3^e était en voyage à Strasbourg, dans le cadre du projet Convoi 77. Nous avons visité le camp de concentration de Natzweiler-Struthof, à 50 km au sud-ouest de la ville. Nous sommes arrivés en début d'après-midi au mémorial, un grand bâtiment avant l'entrée du camp. Je me souviens de la grande porte, entourée de barbelés. Nous étions sur le point de visiter un camp de concentration nazi. La première salle de la visite était « muséifiée » avec des panneaux d'exposition, dont un qui a particulièrement marqué les esprits sur August Hirt. Cet « anatomiste » a tué 86 hommes et femmes juifs afin de constituer une collection de squelettes. Dans cette salle ornée de maquettes et de cartes, les

différentes catégories de détenus étaient affichées. Puis, la directrice du Struthof nous a emmenés visiter le camp. Nous étions entourés de murs de fer gardés par des miradors. Ensuite, nous sommes allés dans la prison. Les cellules semblaient à première vue normales, mais elles étaient surpeuplées. Plusieurs détenus pouvaient même être enfermés dans des petits blocs où une personne tenait à peine. De l'autre côté du couloir, il y avait une salle « d'autopsie » plutôt inquiétante, avec un meuble en bois étrange au milieu, qui se trouvait être un « chevalet de bastonnade » et une sorte de petit bureau. Nous sommes ensuite allés dans l'impressionnante pièce du four crématoire où les cadavres étaient brûlés. Des détenus étaient chargés

de mettre les corps de leurs anciens camarades dans ce four. Ensuite, nous sommes arrivés jusqu'à la fosse commune. De là, nous pouvions voir le camp s'élever derrière nous. Nous venions de finir une descente en enfer dont c'était le « terminus ». On ne sait combien de corps ont été enterrés. Pour finir, nous nous sommes arrêtés pour faire un moment de silence devant le mémorial érigé en bas du camp.

Le soir, dans notre hôtel de Strasbourg, nos professeures nous ont demandé de faire un compte rendu. Voici ce que nous avons écrit avec deux amies Salomé Bouchier et Suzanne Richard : « Ce qui nous a le plus marqués lors de la visite du Struthof, c'est l'atmosphère de malaise constant.

C'est le fait que peu importe la direction dans laquelle je regardais, quelque chose me dérangeait. (...)

Je me souviens avoir aperçu un mirador, et avoir d'abord pensé : "C'est laid", puis, avoir réalisé ce que c'était, qui était dedans et ce qu'ils y faisaient. Quand nous visitons la prison, et que la directrice du camp nous parlait des conditions d'emprisonnement dans les toutes petites cellules, entendre Suzanne protester d'une voix faible que "ce n'était pas possible et inhumain" m'a donné la boule au ventre. »

« Après le déjeuner, nous avons visité le camp du Natzweiler-Struthof. C'est une expérience très forte en émotions car il est difficile de se rendre dans un endroit où tant de personnes ont souffert sans avoir des images qui surgissent. Et plus on nous raconte ce qui s'est passé, plus c'est difficile à croire. J'ai entendu Milan, un autre élève de la classe dire : "C'est trop horrible, je n'ai plus envie d'étudier ce sujet". Je trouve cette réaction très compréhensible, mais je ne suis pas d'accord. Ce n'est pas en tournant le dos aux choses qu'on leur fait face. Étudier ce sujet nous aide à comprendre ce qui s'est passé et à ne pas reproduire les mêmes erreurs, pas seulement à l'échelle individuelle, à celle de notre génération et de celles à venir. »

« En voyant les barbelés qui sont sur la grande porte à l'entrée du camp je me suis sentie oppressée, étouffée. J'ai été choquée par ●●●

●●● les médecins et leurs expériences, indignée par les cachots dans lesquels les hommes étaient enfermés plusieurs jours et répugnée par la table de dissection. La chose qui m'a le plus marquée est le four crématoire. En arrivant dans cette salle, je me suis dit : "Non, là c'est trop !" Je ne me suis pas sentie très bien. Quand la directrice du camp nous a dit qu'à notre droite il y avait une trappe dans laquelle

des corps étaient mis, je m'en suis éloignée. En soit, le four n'était pas la chose la plus choquante, mais l'accumulation de toutes ces choses atroces m'a bouleversée. Cette visite m'a beaucoup apporté. Elle m'a fait me rendre compte de ce qu'ont vécu dans les camps les Résistants, les Juifs, les Tziganes... ».

SARAH KHELIFA,
élève de 3^e au collège
Charles-Péguy de Palaiseau

Photographe de mémoire

Je n'avais jamais fait de photographie avant cette année. Dès le début du projet, je me suis investie car les photos sont importantes. Elles nous permettent de nous souvenir précisément des personnes avec qui nous avons partagé des moments de notre vie ainsi que des « découvertes » que nous avons faites.

En début d'année, mes photos étaient souvent mal éclairées, floues, mal cadrées ou avec trop de « bruit ». Au fur et à mesure, j'ai appris à me servir d'un appareil photo et à effectuer moi-même les différents réglages pour pouvoir jouer avec les lumières et les plans. Avec certaines photos, j'essaie de faire passer une émotion ou un message. Sur celles du camp du Struthof, on peut voir les barbelés et les miradors. J'ai décidé de les photographier car lors de la visite, c'est sûrement les premiers éléments de la structure du camp que j'ai vus. Ils m'ont tout de suite oppressée et mise mal à l'aise. À travers la photo, j'essaie de montrer la raison de ce mal-être et de la faire passer à une personne qui n'a jamais visité un camp de concentration.

J'aime faire des photos car quand je vais les regarder, plusieurs mois après, elles me rappellent ce que j'ai ressenti quand je les ai prises. C'est important de se souvenir non seulement de ce qu'on a vécu, mais aussi de ce qu'on a ressenti.

Être photographe m'a obligée à mieux observer ce qui m'entoure pour pouvoir capturer un moment « spécial ».

SALOMÉ BOUCHIER



Buchenwald par ses témoins

Une visite du camp ponctuée des témoignages de survivants, à diffuser largement. Un travail soutenu par la FNDIRP dès sa conception.



« Pour moi, la libération de Buchenwald, elle a pas eu lieu le 11 avril, elle aura lieu quand on m'mettra dans l'trou ! » Raymond Renaud, résistant arrêté avec son père, déporté par le convoi dit « des 21 000 », le 16 septembre 1943. François Perrot, résistant, déporté dans le même convoi évoque Compiègne, « antichambre de la déportation » avant le wagon à bestiaux. La seule fois où Raymond a pleuré, est le jour où il apprit la mort de son père, envoyé à Auschwitz. Chaque camp représente une centaine de « sous camps ». Il raconte la Résistance contre les nazis dans ces camps, organisée par les détenus allemands, espagnols, soviétiques, d'Auschwitz à Mauthausen jusqu'à Buchenwald, camp fondé en juillet 1937. « Les Polonais, les Tchèques nous en voulaient, à cause de Munich et se vengeaient

sur nous ». Quelque 25 000 français sont passés par Buchenwald. La moitié d'entre eux sont revenus. Bertrand Herz, déporté le 30 juillet 1944 avec ses parents évoque sa chance de n'avoir pas été à Auschwitz. « J'aurais peut-être été gazé tout de suite »... Un de ses plus longs voyages jusqu'à la gare de Buchenwald, où il est conduit sans avoir pu dire au revoir à sa mère, envoyée à Ravensbrück, d'où elle ne reviendra jamais. Il a quatorze ans, et la même fiche que son père avec un triangle rouge « Judenpolitische » (prisonnier politique juif). Jacques Moalic, l'un des survivants d'Ordrur, un des terribles « sous camps », déporté par le convoi du 14 décembre 1943 évoque les hurlements à son accueil, et le passage par la fameuse porte « Jedem das Seine », (À chacun son dû). Découverte du

**Insurrection à Buchenwald
11 avril 1945, huile sur toile
de Boris Taslitzky, 1964.**



four crématoire, rasage intégral et douche immédiate, distribution hasardeuse de vêtements, quarantaine, block des malades, vies sauvées grâce au « petit camp », Résistance clandestine, latrines immondes, triangle rouge, froid... Le sursaut de ceux qui n'étaient vus que comme des bêtes par les SS. Être debout, ne pas baisser la tête, combattre en secret. « Si l'individu cédait, le groupe tenait le coup » avec ses poètes, ses chants, ses spectacles, ses artistes, malgré tout. Dominique Durand, président du Comité international de Buchenwald Dora et kommandos, fils de Pierre, matricule 49749, l'un des principaux responsables de l'organisation clandestine du camp avec Frédéric-Henri Manhès et Marcel Paul, qui lira en français le serment approuvé à l'unanimité par les déportés, présente le fonctionnement du camp avec ses triangles rouges,

verts, le combat entre les deux... Floréal Barrier, typographe, résistant déporté par le convoi du 16 septembre 1943, décrit la solidarité : une brioche vendéenne partagée entre détenus français, tchécoslovaques, allemands, russes, yougoslaves... Douze à la table « des jeunes » du block 34. « *La grande Résistance, c'était la solidarité* ». Gaston Viens, futur maire d'Orly, résistant déporté par le convoi du 30 juillet 1944 raconte l'humiliation du vol d'une ration de pain. Il parle de l'organisation clandestine de la Résistance avec Marcel Paul, Manhès, des socialistes, des gaullistes, des francs-maçons, à l'image du Conseil national de la Résistance : une diversité allant des trotskystes à la droite nationaliste. Libération, Combat... Certes, le plus gros du contingent est constitué par les communistes...

Se libérer par la force

Raymond Renaud explique l'organisation du block 40 contre le vol du pain et le partage des colis avec les Tchèques, les Allemands, et les autres, et « l'attaque de la diligence », quand la charrette des morts revenait avec des épluchures à récupérer. « *Un casse-croûte de rêve !* » Il revient sur la refondation du parti communiste clandestin : « *Ça a éclairé ma lanterne !* » Par groupes de trois, trouver des copains. L'idée ? Se libérer par la force. Le comité international du camp répartit les fonctions militaires par nation. Les Français fondent une brigade d'action libératrice avec d'anciens militaires, brigadistes, militants syndicalistes ou communistes de choc. Entraînement. Tout faire pour perturber la machine de guerre allemande. Cloisonnement des groupes. Bombardement d'août 1943. Les quarante galeries de Dora, l'enfer de la fabrication des V2...

Andreas Froese-Karow décrit les conditions de travail, jours et nuits, l'humidité, les accidents. Visite au mémorial. Toutes les galeries ne sont pas ouvertes. Respect pour ceux qui y sont restés.

Le bombardement du 24 août 1944, occasion de voler 82 fusils, planqués sous les morts. Deux usines détruites.

Le même jour, Paris fut libéré et le chêne de Goethe, touché par un crayon incendiaire. Mais après l'offensive des Ardennes, il fallut encore un hiver, avec les poux, le typhus... Aron Bulwa, Juif polonais rescapé du ghetto de Pietrov, quinze ans en 1945, arrivé avec près de mille jeunes envoyés d'Auschwitz, sauvés par la Résistance, parmi lesquels Élie Wiesel, auxquels l'un des premiers gestes de la Résistance fut de leur donner du pain et de l'eau avant de les mettre dans des blocks où ils seront protégés. Libéré à seize ans, il pesait vingt-neuf kilos. Sur les quatre-vingt personnes déportées de sa famille, il ne lui restait que quatre cousins.

« Le fils doit vivre ! »

Bertrand Hertz apprend la mort de son père par un Allemand. « *Le père est mort, le fils doit vivre !* » Marche de la mort ; agonie de son copain. Marches de la mort surréalistes, évacuations vers Buchenwald. Marche ou crève. Janvier 1945. 700 000 personnes déportées en Allemagne. Buchenwald devient un camp de regroupement. Commence l'évacuation. 26 000 évacués ; près de 20 000 hommes restent.

11 avril. Sirène, drapeaux blancs sur les miradors. Mot d'ordre de l'insurrection avant l'arrivée des Alliés. Distribution des armes fabriquées ou récupérées. Récit de la libération du camp. 20 000 détenus, un four crématoire, des centaines de cadavres, un camp en autogestion. Deux jours après leur arrivée, les Américains récupèrent les armes. La population allemande dressée par la peur découvre l'horreur. À diffuser de toute urgence dans les établissements scolaires, centres culturels, municipalités, comités d'entreprises et ailleurs. De même que le récit de Lili Leigniel, déportée à onze ans avec ses frères Robert et André, témoignant devant les élèves...

HÉLÈNE AMBLARD

■ **Triangles rouges à Buchenwald, Lili, une petite fille dans les camps nazis, Anice Clément, 15 euros (plus frais de port), contact : anice-clement@orange.fr, 06 83 32 50 56.**

Humour, par Serge Wourgaft

Victime d'un traumatisme, cet homme est persuadé qu'il est une graine susceptible d'être mangée par un poulet.

Habitant dans une zone rurale, il vit donc dans la terreur et nécessite l'internement dans un hôpital pour maladies mentales.

La thérapie est couronnée de succès. Le médecin-chef questionne le patient. « *Alors, vous savez que vous n'êtes plus une graine ?* »

« *Oui, oui absolument, grâce à vous docteur. Grand merci* ».

On le laisse donc partir... et il revient cinq minutes après, tremblant et vert de peur...

« *Là-bas au bout de la rue. Il y a un poulet !* »

« *Mais vous savez bien que vous n'êtes plus une graine !* » lui dit le médecin-chef.

« *Moi, je le sais mais... est ce que le poulet est au courant ?* »

À méditer à notre époque d'information continue et de fake news !

Viva Neus Català!

Le 4 octobre, l'allée Neus-Català a été inaugurée dans le XX^e arrondissement de Paris, en présence d'élus catalans, de la maire d'arrondissement Frédérique Calandra, de celui du XI^e François Vauglin, de Catherine Vieu-Charier, adjointe à la mémoire à la Mairie de Paris, de l'Amicale des anciens guérilleros espagnols en France, du MER82, de l'association 24 août 1944, de l'amicale de Ravensbrück et des kommandos dépendants...

La récente crise qui oppose le pouvoir régional séparatiste et le gouvernement central de Madrid, suite à la condamnation de neuf militants indépendantistes, montre que la Catalogne a du caractère. Neus Català i Palleja, résistante, militante du Parti socialiste unifié de Catalogne, décédée à l'âge de cent trois ans en avril dernier, était l'une de ces personnalités fortes. Née à Els Guiamets, en Espagne, en 1915, « elle a trouvé refuge en France en 1939, terre d'accueil par tradition séculaire », a rappelé François Vauglin. Cette allée fait écho à celles dédiées par le XI^e à trois autres héroïnes trop méconnues : Nicole Girard-Mangin (1878-1919), seule femme médecin mobilisée pendant la Première Guerre mondiale à la faveur... d'une erreur administra-

pour cette femme exemplaire « qui a courageusement traversé la frontière franco-espagnole avec cent quatre-vingts orphelins de la colonie Las Acacias, plus connus sous le nom des enfants de Negrin. » À l'époque, rappelle-t-elle, le comportement de la France fut indigne envers les réfugiés espagnols en exil, chassés par la Retirada en février 1939 : « On les détroussa, les fouilla, les enferma dans des camps à ciel ouvert. » Un lieu mémoriel dédié aux républicains espagnols doit être inauguré dans le XX^e arrondissement, 33 rue des Vignoles, où se situe le local du syndicat anarchiste Confédération nationale du travail (CNT), créé en 1946, notamment par des Espagnols exilés.



tive, Suzanne Noël (1878-1954), pionnière de la chirurgie esthétique Régine Skurnik (1917-2014), de son pseudonyme « Stefa », native de Skierniewice, à quarante kilomètres de Varsovie, dont la famille juive polonaise faisait partie du Parti communiste clandestin. De son côté, Frédérique Calandra estime que cette « importation des ramblas catalanes » n'est que justice

Oubliées parmi les oubliées

Pendant l'Occupation, Neus résista avec son mari Albert Roger. Elle obtint la première mitrailleuse du maquis de Tournac en Dordogne. Dénoncés par un pharmacien de Sarlat, ils furent emprisonnés par les nazis en 1943. Déportée à Ravensbrück l'année suivante, Neus fit partie de ces femmes du *kommando* de Holleischen qui rendirent

inutilisables des millions de cartouches et sabotèrent des machines d'armement. Après la guerre, elle présida l'Association des victimes de Ravensbrück, organisa le comité pour l'Espagne avec la Ligue des droits de l'Homme et témoigna inlassablement dans les collèges.

La fille de Neus, Margarita souligne que les femmes étrangères comme sa mère « furent les oubliées parmi les oubliées. » Elle se souvient que quand elle était petite, sa maman intrépide, qui continuait la lutte clandestine contre Franco, faisait passer des microfilms à la frontière franco-espagnole... dans les couches culottes de son frère. Elle a lu l'hommage adressé par la maire de Barcelone Ada Colau. Pour ses hauts faits, le Conseil de Paris a décerné cette année à Neus, la médaille Grand Vermeil de la Ville de Paris. La cérémonie s'est terminée par une œuvre de Pau Casals *Le Chant des oiseaux* interprétée par Marina Rossell.

À lire, Neus Català. *Ces femmes espagnoles : de la Résistance à la déportation ; témoignages vivants de Barcelone à Ravensbrück*, éditions Tirésias, 1994.

Domingo Tejero Perez, dit « le Chauffeur » (1913 ou 1915-1942)

Le même jour, à l'initiative de l'Amicale des anciens guérilleros espagnols en France et de la mairie du XIX^e arrondissement de Paris, une plaque a été apposée sur les grilles du parc des Buttes-Chaumont en l'honneur de Domingo Tejero Perez, un héros au parcours méconnu. Originaire de Madrid, ce réfugié politique entre en France sans passeport



Allocution d'Henri Farreny del Bosque, président de l'Amicale des anciens guérilleros espagnols en France.

le 15 avril 1939. Interné dans divers camps des Pyrénées, Saint-Cyprien, le Champ-de-Mars, à Perpignan et à Barcarès, il fut mécanicien, notamment chez Opel à Saint-Mandé. Dès l'été 1941, il participe à la lutte militaire contre les biens allemands en rejoignant un groupe de FTP-MOI, dont les Espagnols Émiliano Alcon Fernandez, Sébastien Madueno, Georges Perez, José Garcia et le Paraguayen José Delgado. Il en prend le commandement en septembre 1942. Le 30, une opération risquée est menée contre l'immeuble du Parti populaire français (parti collaborationniste créé en 1936 par Jacques Doriot N.D.L.R.). Un lancer de grenades fait deux morts et plusieurs blessés parmi les Jeunesses populaires françaises. Le 8 octobre Delgado et Garcia sont arrêtés rue du Maine (XIV^e). Grâce à un aveu de Delgado, deux inspecteurs de la Brigade spéciale interpellent Tejero Perez « le chauffeur », le lendemain, place du Danube dans le XIX^e. Cherchant à s'enfuir, il est atteint de quatre balles. Il meurt de ses blessures, le 10 octobre, à l'âge de vingt-neuf ans.

Biographie détaillée : <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article143116>

J. L. G.

Mobilisation à Dresde contre le fascisme

L'Allemagne ne connaît pas seulement une avancée dangereuse de l'extrême-droite mais aussi une mobilisation croissante des mouvements antifascistes et démocratiques.



© VVN-BDA.

Le 1^{er} septembre l'AfD (Alternative pour l'Allemagne) a pu améliorer ses résultats dans les élections en Saxe (27 %) et dans le Brandebourg (23,5 %). Dans ces deux régions, on craignait qu'il ne remporte la première place. Heureusement, ce danger a créé un sentiment d'urgence dans la société civile en général et chez les antifascistes en particulier. Déjà à l'été 2018, les manifestations contre le racisme, en faveur des droits civiques, pour une société diverse, avec des cœurs et frontières ouverts, face

aux drames humanitaires dans la Méditerranée, se sont multipliées, avec davantage de participants. En octobre 2018, on était un quart de million à Berlin, à suivre l'appel hashtag #unteilbar (indivisible en allemand). Depuis, les « antifa » ont créé des structures communes de communication pour intervenir massivement sous forme d'événements politico-culturels.

À partir de juillet, des activistes des quatre coins du pays sont venus en aide aux antifascistes de la Saxe, pour organiser des débats

politiques et des concerts, distribuer des tracts et des journaux. Une semaine avant le scrutin, le 24 août, 40 000 manifestants sont venus à Dresde, majoritairement de la Saxe, accompagnés de ceux qui avaient fait le voyage de Berlin, Hambourg, Cologne ou Munich. On voyait des jeunes, des vieux, hommes, femmes, enfants, des réfugiés, immigrés, et militants antiracistes. Des pancartes et drapeaux étaient arborés par des syndicats, des organisations caritatives, des partis politiques et des activistes pour le climat. Sous un

grand soleil, le cortège multicolore s'est rendu au pré Cocker (Joe Cocker y a joué en 1988 N.D.L.R.) L'événement s'est terminé par des discours et de la musique. C'est un signe encourageant pour les opposants à l'extrême-droite. Un mois plus tard, il fut suivi de la mobilisation éclatante du 20 septembre, contre la catastrophe climatique, avec presque un million de manifestants en Allemagne. Ça commence à bouger – et il le faut !

CORNÉLIA KERTH,
coprésidente de la VVN-BDA,
mouvement antifasciste allemand



Ceux qui travaillent d'Antoine Russbach

Dans ce film de fiction, l'excellent acteur belge Olivier Gourmet, remarqué notamment dans le rôle de Proudhon, dans *Le Jeune Karl Marx* de Raoul Peck, campe Frank Blanchet, zélé cadre supérieur dans une compagnie de fret maritime. Une crise à bord d'un cargo lui fait prendre une décision qui bouleverse sa vie... Inspiré de *Splendeurs et misères du travail* d'Alain de Botton, récit sur la trajectoire d'un poisson pané depuis le filet du pêcheur jusqu'à l'assiette d'un enfant, le film est, mine de rien, une réflexion sur les limites de l'hyper consumérisme occidental et les rapports Nord-Sud. Ce personnage, pour lequel les navires sont des points sur les cartes et qui n'a jamais de contact réel avec les bateaux qu'il gère, est emblématique d'une société capitaliste globalisée, et de plus en plus dématérialisée et déshumanisée. Glaçant !

J.L.G.

Annick, une résistante au service de la mémoire

Figure de la Résistance lyonnaise, décédée en janvier dernier, Annick Burgard, installée près de Livarot, a témoigné jusqu'au bout dans les établissements scolaires normands. Portrait.



Annick Burgard à Montluc.

Collection Annick Burgard.

Clémence Jayet est née le 7 février 1923 à Lyon. Elle tient son prénom de son père, un ancien combattant de 1914-1918, qui admirait Georges Clémenceau : il demeurerait à ses yeux le « sauveur de la Grande Guerre » et le « Père la Victoire ». Clémence reçoit une éducation rigoureuse dans une institution religieuse, ce qui se révéla capital lors de son engagement dans la Résistance et pour affronter les conditions de vie durant la Seconde Guerre mondiale. Au lycée Saint-Just de Lyon, Clémence se retrouve assise auprès d'une jeune fille nommée Danielle Gouze, future madame Mitterrand. En 1939,

elle s'inscrit à la faculté de droit de Lyon. L'annonce de l'Armistice, le 22 juin 1940, est un choc pour la famille Jayet, heureusement compensé par l'appel du général de Gaulle le 18 juin : « *Après la catastrophe de l'Armistice, quand le général de Gaulle a fait son appel, je me suis dit : ça y est, la France est sauvée, car le fondement de la Résistance, c'est de dire non.* » Avec ses amis étudiants, Clémence affiche son opposition au gouvernement de Vichy en confectionnant de petits papillons marqués d'une croix de Lorraine, des caricatures, puis des tracts. En 1941, Serge Asher, un jeune étudiant de l'École polytechnique ; repliée

à Lyon, vient loger chez ses parents qui accueillent des réfugiés et des Juifs. Mû par un grand esprit de résistance, l'étudiant Asher intègre en 1942 le mouvement Libération-Sud, fondé par Emmanuel d'Astier de la Vigerie et par une certaine Lucie Samuel... bientôt connue sous le pseudonyme d'Aubrac. Serge Asher prend celui de Serge Ravel. L'entrée en Résistance s'effectue progressivement : « *Ce qu'on ne voulait pas, c'est la collaboration. Ce qu'on allait faire, on n'en savait rien, tous les mouvements ont commencé comme ça. Après, ceux qui pensaient la même chose se sont rencontrés : étudiants entre eux, ouvriers entre eux, professeurs entre eux ; cela commençait par affinités.* »

L'agent de liaison « Annick »

Clémence Jayet suit Serge Ravel qui devient rapidement un des responsables de Libération-Sud : elle devient l'agent de liaison Annick. Pendant deux années, elle sillonne les départements du Jura, de l'Ain, de la Saône-et-Loire et de la Savoie et achemine des messages, de l'argent, des fausses pièces d'identité et quelquefois, mais rarement des armes. Son jeune âge et sa petite taille – elle mesure 1,55 mètres – lui permettent de circuler facilement et d'esquiver les contrôles. La fonction d'agent de liaison est le rouage essentiel pour la communication entre les réseaux, les maquis et les mouvements, mais est la plus ingrate, requérant la plus grande discrétion. Annick souligne : « *On est chargés de porter des messages écrits ou de contacter avec des messages*

codés ou des messages oraux appris par cœur. À chaque point de chute, il y a également un mot de passe pour entrer auquel on nous répond derrière la porte. On a de petites valises en carton. Il est très dangereux de transporter des faux papiers, encore plus des armes. Je n'en ai transporté d'ailleurs que très peu. Les ordres nous sont donnés par un chef direct qui nous indique les missions. J'utilise le vélo, le train, le car à gazogène ou je circule à pied. » Le parcours des agents de liaison est souvent organisé, mais sans connaître les personnes chez qui elle allait : « *On a des points de chute, des mots de passe à donner pour être reçu. Cela peut être des particuliers, des hôtels ou des cafés, ce qui nous permet d'être logés. Quand les maquis se constituent en 1943, on a des liaisons avec eux.* » Après quelques semaines à l'Armée secrète, Annick rejoint les Mouvements unis de la Résistance (Combat,

Annick Burgard, une résistante au service de la mémoire.

Un ouvrage de Yves Lecouturier et Hélène Martin.

Éditions Orep, 2019, 172 pages, 19,90 euros.





Franc-Tireur et Libération-Sud), puis est affectée au printemps 1944 aux Groupes Francs de Lyon. Même si Lyon est loin de la Normandie, le Débarquement allié du 6 juin est accueilli avec « une immense allégresse dans le cœur des résistants » comme le note Marcel Ruby⁽¹⁾. Dans ce moment d'euphorie, la résistante est alors convaincue que l'Allemagne perdra la guerre. Le 1^{er} juin, Marcel Degliame alias « Fouché », délégué général des FFI de la zone sud, avait appelé à la mobilisation générale. Les résistants lyonnais participent aux actions destinées à retarder les déplacements des troupes allemandes : le 6 juin, 52 locomotives sautent dans la gare d'Ambérieu.

L'arrestation

De 1942 jusqu'à l'été 1944, ses missions se sont déroulées sans grande difficulté, mais son destin va brutalement changer. Annick est arrêtée le 3 août 1944 avec une vingtaine d'autres résistants : son service de renseignement a été infiltré par une Française à la solde d'un espion de l'Abwehr : « une Alsacienne du nom de Claire Hettiger dite Danny. Malgré l'opposition des agents de liaison filles parce qu'elle ne nous inspire pas confiance, nos chefs masculins insistent pour qu'on fasse des missions avec elle. » Livrée au Sipo-SD de Lyon, Annick se constitue « une histoire dont en aucun cas

je ne devrai déroger, à savoir : "Je suis étudiante en droit à la faculté, j'ai une camarade qui a pour ami un garçon extérieur à la fac et dont les parents ne veulent pas entendre parler. Elle me confie sa correspondance sentimentale. Et où trouvez-vous ce jeune homme ? Réponse : au café du Tonneau, rue de la République, un des cafés fréquentés par les étudiants." » Annick est conduite au siège du Sipo-SD pour y être interrogée pendant deux jours. Les sbires de Klaus Barbie la portent au cinquième étage de l'immeuble de la place Bellecour : « Il se trouve que je connais très bien cet immeuble parce que ma mère y a une cliente chez qui elle m'envoyait effectuer des livraisons avant la réquisition de l'immeuble par la Gestapo, après le bombardement du 26 mai. Pour moi ça compte que ce soit un immeuble familial. » À peine arrivée au cinquième étage, Annick est installée dans un grand salon où elle va subir sept interrogatoires. Le premier commence par une série de paires de claques : « Je raconte ma petite histoire qu'a priori ils ne croient pas. Ils me brûlent avec leurs cigarettes sur ma poitrine. Un colosse allemand blond dont j'ai su après qu'il s'appelait Schmidt et qu'il est un collaborateur de Barbie, s'empare de crayons qu'il m'enfonce dans les oreilles, me menaçant de me crever les tympans. Comme je ne sais toujours rien, ils m'attachent

les mains dans le dos et me suspendent à l'espagnolette de la fenêtre en tirant sur le corps. Au bout d'un moment assez long, ils me détachent et se mettent de chaque côté de la pièce comme deux équipes de football, je leur sers de ballon. Je suis très sportive, à l'école j'ai fait de la gym, je sais très bien nager, j'ai fait beaucoup de vélo, j'ai fait du ski. À l'époque, je fais partie des privilégiées qui ont pratiqué plusieurs sports. Je me suis roulée en boule, ils me balancent d'un côté et de l'autre de la pièce. Le principe est de ne rien dire pour faire croire que je suis assommée. Au bout d'un moment, un Allemand assis à un bureau près d'une fenêtre, grand monsieur très distingué, s'approche d'eux et dit en français : "Celle-là on n'en tirera rien !" » Elle n'a pas parlé. Elle est transférée le 8 août à la prison de Montluc d'où elle est libérée le 24 août avec quelque 700 autres détenus. Le commissaire de la République Yves Farge

Ce passage dans la Résistance décide de l'engagement d'« Annick » comme militante de la transmission de la mémoire. Documentaliste au Comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale, puis au ministère des Anciens Combattants, elle y crée le service des expositions itinérantes. En 1964, elle présente au général de Gaulle sa première exposition : « Jean Moulin et la Résistance ». Elle travaille en 1966 à l'ouverture du Mémorial national de Verdun en mémoire de son père, puis à la restauration du camp de concentration du Struthof incendié en 1975 par des néonazis alsaciens. Elle termine sa longue vie comme médiatrice culturelle au musée de l'Ordre de la Libération, contant aux collégiens et aux lycéens ce que fut la Résistance. Retirée à Notre-Dame-de-Courson (Calvados), elle se montre active auprès de nombreuses associations patriotiques. Le 6 novembre 2018,



Cérémonie à Saint-Marcel, le 27 mai 2016.

propose aux Allemands leur libération, la Résistance détenant 750 soldats allemands prisonniers. Annick reprend le combat avec les Groupes Francs et participe aux libérations de Villeurbanne et de Lyon, le 3 septembre 1944. Employée à la prévôté régionale des FFI, elle s'occupe de l'épuration à Lyon avant de retrouver la vie civile. Celle qui les a trahis est condamnée à mort le 31 mars 1945, mais sa peine est commuée en travaux forcés à perpétuité.

elle ranimait la flamme sous l'Arc de triomphe. Décédée le 16 janvier 2019, « Annick » Burgard demeure un exemple d'engagement pour l'histoire et la mémoire de la Résistance et de la Déportation, répondant avec le sourire à de nombreuses sollicitations. Elle était une femme formidable par toutes ses attitudes bienveillantes, son optimisme, son écoute et surtout par son sens profondément humain.

YVES LECOUTURIER

(1) Marcel Ruby, *La Résistance à Lyon*, 2 volumes, Éditions L'Hermès 1979.

Une mémoire toujours divisée

Une fois par an, l'Allemagne, réunie maintenant depuis trente ans, se souvient du 20 juillet 1944. Avant la chute du Mur, en 1989, cette date incarnait à l'Ouest la Résistance au nazisme.



Göring en uniforme clair, Bormann à gauche en manteau de cuir visitant la salle de conférence de la Wolfsschanze après l'attentat du 20 juillet 1944.

Les officiers ayant essayé de tuer Hitler dans un attentat manqué, étaient fêtés lors des commémorations officielles comme des hommes courageux qui, par leur acte héroïque, avaient sauvé l'honneur de l'Allemagne. Par contre, en RDA, ces officiers, souvent des nobles faisant partie de la classe des Junkers⁽¹⁾, étaient présentés comme des réactionnaires dont le but était de sauver le III^e Reich en se débarrassant de son *führer*. Évidemment, les choses ne sont pas aussi simples. Pour les historiens, c'est un héritage ambivalent. D'abord, les initiateurs de l'attentat ne se limitaient pas à un petit groupe homogène d'officiers, comme le voulait la propagande nazie. Hitler les avait qualifiés à la radio, immédiatement après l'échec du coup d'État, de « *clique insignifiante d'officiers ambitieux, sans conscience morale, criminels et stupides*. » En réalité, il s'agissait d'un réseau hétérogène d'environ 200 personnes dont 132 furent accusés, certains, condamnés à mort et pendus immédiatement

après la sentence prononcée par le *Volksgerichtshof*, le « tribunal du peuple ». Il y avait parmi eux des sociaux-démocrates, des théologiens et autres opposants, dont certains entretenaient même des contacts avec les services secrets soviétiques, dans le cadre du légendaire « Orchestre rouge ».

Liquider Hitler

Leurs motifs et leurs convictions étaient aussi divers que leurs origines. L'officier Claus Schenk comte von Stauffenberg qui déposa la bombe sous la table réunissant Hitler et l'état-major en Prusse orientale, au *Führerhauptquartier* de la *Wolfsschanze*, la tanière du loup, avait d'abord été un fervent partisan du national-socialisme dont il appréciait toujours certains aspects. Admirateur du poète Stefan George et de son « ethos de l'acte », son sens de la responsabilité militaire le poussa, plus que sa conscience morale, à tenter de mettre un terme aux crimes de guerre dans lesquels était impliquée l'armée allemande. De nombreux

officiers étaient présents lors de ces crimes commis surtout à l'Est, en Union soviétique, en Ukraine, Pologne, Biélorussie, les pays baltes, contre les Juifs, les commissaires politiques, les partisans, la population civile. Ce vécu les motiva à se libérer du serment prêté au *führer*. Quelques-uns, comme Henning von Tresckow, avaient eux-mêmes pris une part active à ces crimes. Ils avaient beau être antisémites, les horreurs de la Shoah n'étaient pas compatibles avec leur honneur d'officier. Et l'incompétence militaire de Hitler les révoltait. Ils étaient conscients du fait qu'elle coûtait la vie à des dizaines, des centaines de milliers de soldats et que l'Allemagne courait irrémédiablement vers sa défaite. Leur vision de l'avenir de l'Allemagne, qu'ils voulaient rendre possible en liquidant Hitler, divergeait autant que leurs motifs. Certains rêvaient de restaurer la monarchie, d'autres d'un État de droit corporatiste autoritaire, mais, presque tous rejetaient le système de

démocratie parlementaire. Pour eux, la République de Weimar était un repoussoir, synonyme d'anarchie, de désordre, de chaos. Certains croyaient même, une fois Hitler assassiné, pouvoir négocier avec les puissances occidentales pour maintenir l'Allemagne dans les frontières de 1937, Alsace-Lorraine comprise, et obtenir que leur soient rendues les colonies africaines, perdues en 1918.

Mythes

Soixante-quinze ans après, le grand mensuel *Die Zeit* consacre dix pages à l'événement. Il semble que pour *Die Zeit*, le temps soit venu de jeter un regard critique sur son propre rôle dans la création du mythe fondateur de la République fédérale allemande, qui correspond d'une certaine façon au mythe fondateur de la RDA. Celle-ci se définissait essentiellement comme héritière de la résistance communiste au nazisme. À l'Est, ce mythe était produit et propagé par l'État, qui pendant les premières années d'après-guerre, était en effet dirigé par d'anciens antifascistes. À l'Ouest, ce fut moins l'État que les grands moyens de communication, qui créèrent le mythe fondateur, basé sur deux images fortes : celle de « l'autre Allemagne » non nazie, et celle du « réveil de la conscience morale » (*Aufstand des Gewissens*). Les nobles officiers conspirateurs du 20 juillet incarnaient parfaitement ce mythe. Après 1945, une vague de « *Grafenerzählungen* » (récits de comtes) submergea la République fédérale. Ces récits avaient en commun de présenter la noblesse allemande comme antinazie. Les écrits de Marion, comtesse Dönhoff, eurent un impact particulier. Dans le numéro du

18 juillet 2019, l'historien Stephan Malinowski parle d'elle comme de « l'atome central de cette molécule narrative ». Dès 1945, elle publie une brochure sous le titre *Les Amis du 20 juillet*, dont elle faisait partie, ayant contribué à établir les contacts des conjurés entre Berlin et la Prusse orientale. En tant que responsable politique puis rédactrice en chef et finalement editrice de *Die Zeit*, elle joua jusqu'à sa mort en 2002 un rôle immense. L'image du 20 juillet qui s'imposa finalement à la majorité des Allemands lui doit beaucoup. En 1966, la comtesse Dönhoff déclare au sujet du 20 juillet : « Ce n'était pas une révolution politique, c'était une révolution morale. »

D'Est en Ouest

Autre aspect de l'ambivalence liée à cette date : le narratif dominant des commémorations, et d'autre part, l'opinion générale opposée à l'image officielle. Là encore, il est intéressant de comparer l'Est et l'Ouest. À l'Est, RDA et État antifasciste sont officiellement synonymes. En réalité, les dirigeants communistes n'ont jamais réussi à obtenir l'adhésion de la majorité de la population, contrairement au régime nazi. En témoignent, entre autres, le soulèvement du 17 juin 1953, écrasé par les tanks soviétiques, et surtout la construction du Mur, le 13 août 1961. Entre la création de la RDA, le 17 octobre 1949, et l'érection du Mur, deux millions de citoyens de RDA s'étaient réfugiés à l'Ouest. Depuis son ouverture, encore autant sont passés de l'Est à l'Ouest. À l'Ouest, les conjurés du 20 juillet servirent d'une part aux gouvernants à se donner une légitimité démocratique et aux citoyens à se donner bonne conscience – il y avait une « autre Allemagne ». Mais en même temps, et pendant longtemps, une majorité des Allemands les ont considérés comme des traîtres, des « terroristes ». Des enquêtes le révèlent : en 1974, 39 % des personnes interrogées

ont un jugement positif sur les conjurés, 37 % déclarent ne rien savoir sur le complot du 20 juillet. Ce n'est qu'en 2004, qu'une forte majorité leur exprime « respect » ou « admiration ». Le film *Opération Walkyrie* tourné par Bryan Singer à Hollywood en 2008, avec Tom Cruise dans le rôle de Stauffenberg, a probablement renforcé cette tendance. Depuis les années 1980, le lieu de mémoire Bendlerblock à Berlin, où des conjurés furent assassinés, a changé de caractère. On y montre l'ensemble de la Résistance aux nazis, officiers nobles, communistes, sociaux-démocrates, chrétiens, individus isolés. Parmi ces derniers, le menuisier Georg Elser, qui tenta de tuer Hitler le 8 novembre 1939, au moyen d'une bombe déposée au *Münchener Hofbräuhaus*, la célèbre brasserie munichoise. En effet, la Résistance ne commença pas en 1944, mais déjà avant la prise du pouvoir par les nazis en 1933, dans les combats que se livraient les services d'ordre nazis, les SA, et ceux du *Rotfrontkämpferbund* (Union des combattants du Front rouge), communiste. Les premiers camps



Le comte Claus von Stauffenberg, officier de la Wehrmacht, instigateur de l'attentat contre Hitler.

de concentration furent installés quelques semaines après l'incendie du Reichstag et le putsch de Hitler en mars 1933, entre autres dans la proximité immédiate de Berlin, capitale du Reich, par



Manifestation antifasciste en 1930. Ernst Thälmann lève le poing.

exemple à Oranienburg, accessible en train de banlieue. Les premiers internés furent surtout communistes, comme par exemple leur secrétaire général Ernst Thälmann. Il y eut aussi un important groupe de résistants juifs autour de Herbert Baum. En RDA, on honorait sa mémoire. Mais seulement en tant que communiste.

Une histoire douloureuse

La mémoire de la résistance communiste, largement présente en RDA, n'était pas limitée à une date commémorative par an, comme celle du complot des officiers du 20 juillet 1944 à l'Ouest. Le Comité des résistants antifascistes entretenait des liens étroits avec le Comité central du SED, Parti socialiste unifié, en réalité Parti communiste, qui avait tous les pouvoirs et organisait à l'échelle nationale les commémorations sur les lieux des anciens camps de concentration comme Buchenwald, Ravensbrück ou Oranienburg. Tout élève devait visiter un camp. Dans les entreprises, les bureaux, une « compétition socialiste » était organisée pour obtenir le titre « Collectif du travail socialiste ». Ces collectifs se donnaient le nom d'un antifasciste. Étudier sa vie et son combat faisait partie

du programme pour obtenir le titre. Inutile de souligner que ces combattants antifascistes étaient en général des héros sans failles ; leurs contradictions et leurs faiblesses étaient édulcorées. De nombreuses rues portaient les noms de ces personnages, des places publiques, des écoles, des usines, des casernes, des stades... On aurait pu croire, face à cette quasi omniprésence de héros de la lutte antifasciste, que la résistance au nazisme représentait en Allemagne un large mouvement de masse, lequel avait trouvé refuge après 1945 en RDA. Que reste-t-il de cette image d'Épinal ? Par-ci, par-là, des noms de rues non rebaptisées. Et une population confrontée à une histoire douloureuse, symbolisée par une photo de 1936⁽²⁾ publiée par *Die Zeit*, où une foule d'ouvriers dans le port de Hambourg fait le salut hitlérien. Sauf un seul, isolé dans la foule... qui croise les bras.

VINCENT VON WROBLEWSKY

(1) Noblesse foncière de Prusse et d'Allemagne orientale.

(2) Pour lire l'histoire de cet homme, August Landmesser : <https://www.loenke.fr/derriere-limage/lhomme-qui-refusa-de-saluer-hitler-1936/>, ainsi que l'ouvrage : *Auriez-vous crié « Heil Hitler » ?*, de François Roux, éditions Max Milo, 2011.

Aube

Un camp de concentration à Troyes, le centre Jules Ferry

L'histoire occultée et surprenante d'un groupe scolaire transformé en camp par l'occupant nazi. Épisode 2.



Internés britanniques à Troyes le 20 mars 1941.

Comment appeler ces gens aux nationalités, à la provenance et au statut social hétéroclites ? Quand ils arrivent, l'école qui fut un temps une caserne pour l'armée allemande, est aménagée pour recevoir les « expulsés ». Le vocabulaire variera selon les époques et les personnes concernées. On parle de camp d'hébergement puis d'internement. Les prisonniers sont considérés comme des « refoulés », « internés », « internés civils », « expulsés », « déportés », ou simplement « réfugiés ». Leurs statuts sont divers et ceux qui les expulsent comme ceux qui les accueillent ne semblent pas fixés sur le vocabulaire à adopter. Les quatorze classes vont être utilisées pour loger les personnes seules, les couples ou les familles, mais les deux ailes du bâtiment ont des destinations différentes. L'aile gauche où se trouve l'école de filles) possède un régime strict avec interdiction de sortir, l'aile droite (école de garçons), sera plus familiale. J'ai étudié le courrier échangé entre la préfecture de l'Aube et la *Kommandantur* allemande. Un nombre considérable de lettres sont échangées, souvent inodores, méticuleuses, paperassières. On écrit côté français dans les deux langues avec l'aide de traducteurs rémunérés. Côté allemand, on ne

connaît que la langue de Hitler. C'est le règne de la bureaucratie, le plus souvent soumise à l'occupant, mais pas toujours.

Camp de concentration ?

Les appellations pour Jules-Ferry, on le voit bien, sont diverses et le préfet régional va même jusqu'à écrire le 23 février 1943, « *Camp de concentration* ». L'expression était couramment utilisée pour les réfugiés espagnols de 1939. Elle pouvait effectivement s'appliquer aux camps connus sous cette appellation puisqu'il s'agissait bien d'une concentration d'individus emprisonnés sous surveillance étroite. Sauf que le travail obligatoire⁽¹⁾ n'y était pas institué. Sous la plume du préfet, le mot allait plus loin que la chose, mais pouvait indiquer aussi une attitude fortement collaboratrice. Un camp de concentration pour Tziganes avait été prévu dans l'Aube. Il ne vit pas le jour. Le préfet de région en septembre 1941 n'était-il pas René Bousquet, dont on dit qu'il « *épargna au département de la Marne la colonisation économique par l'Allemagne* » (Wikipédia) ! Il recevait quand même, en 1942, les félicitations du SS Karl Oberg pour la parfaite réussite de la rafle du Vél'd'Hiv. À Troyes existent d'autres centres d'internement : l'école Diderot, jusqu'en avril 1941, des baraquements provisoires boulevard Blanqui, le futur hôpital des Hauts-Clos (prisonniers de guerre d'abord, puis communistes)⁽²⁾, ainsi que la prison Hennequin. Le siège de la Gestapo est au 32 boulevard Gambetta (Maison Fernand-Doré). Les Allemands qui aiment tant la musique n'ont pas hésité à fermer le Conservatoire d'Amable Massis pour en faire un siège de torture où l'on entendrait une toute autre musique. Durant la Seconde Guerre mondiale, Clairvaux contient près de 1 000 détenus. C'est un lieu d'internement pour les résistants communistes et opposants politiques. La discipline y est féroce. Pierre Daix dans son livre *J'ai cru au matin* écrit : « *C'est à Clairvaux que j'ai vu mes premiers morts de faim* » Maurice Romagon et 20 autres communistes y sont fusillés dans une clairière de Ville-sous-la-Ferté. Avant d'être fusillés dans d'autres camps, Guy Môquet, Désiré Granet, Jean-Pierre Timbaud et Charles Michels passeront quelque temps à Clairvaux. »

À suivre...

Jean Lefèvre

(1) La devise pétainiste « Travail Famille Patrie » faisait partie de la propagande. À mesure que les mois passaient, elle se transforma en « Tracas, Famine, Patrouilles », formule qu'inventa le poète Léon-Paul Fargue.

(2) La *Kommandantur* ordonne au préfet, le 2 octobre 1941 d'aménager l'hôpital des Hauts-Clos en « prison pour communistes ».

Puy-de-Dôme

Silence sur les commémorations ?

Depuis plusieurs mois, le quotidien *La Montagne*, organe de presse du groupe Centre France du Puy-de-Dôme, et seul quotidien sur la région clermontoise, a pris la décision de ne plus rendre compte des commémorations aussi bien nationales que locales. Beaucoup d'associations d'anciens combattants ont été surprises. La FNDIRP du Puy-de-Dôme a décidé de réagir en envoyant un courrier à la rédaction. Nous vous en livrons un large extrait.

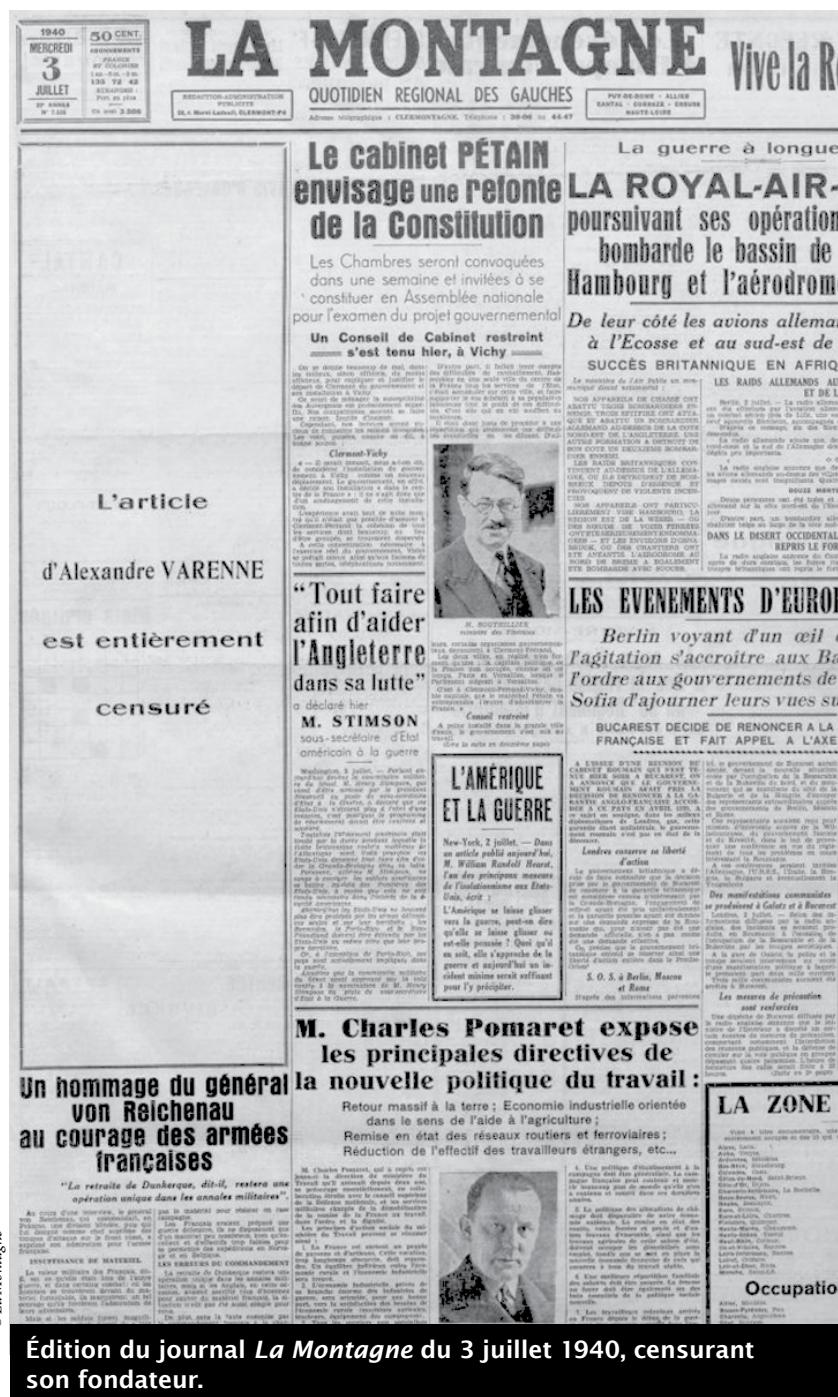
« Notre association, la FNDIRP du Puy-de-Dôme, est très surprise de votre décision de ne pas rendre compte des cérémonies nationales et locales dans vos colonnes. En effet, notre département a payé un lourd tribut lors des différents conflits, notamment celui de la Seconde Guerre mondiale avec près de 1 600 déportés et bon nombre de fusillés. Des commémorations importantes ont eu lieu, Journée des victimes et héros de la déportation, capitulation de l'Allemagne nazie, Journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites, hommage aux Justes de France, et surtout les cérémonies célébrant la libération des villes de Riom, Thiers, Issoire et Clermont-Ferrand, avec dépôts de gerbes en hommage aux résistants morts pour la France. Aucun reportage n'a été diffusé sur le 75^e anniversaire des grandes villes du Puy-de-Dôme. Rien que sur Clermont-Ferrand, 18 stèles de résistants morts pour la France ont été fleuries.

Sur le plan local, aucun mot n'a été prononcé sur les rafles de Gerzat, Saint-Maurice-les-Allier, Billom, Saint-Julien-de-Coppel et bien d'autres, malgré les rafles, les déportés et les fusillés. Nos associations de résistants et de déportés œuvrent sans cesse pour lutter contre le révisionnisme, l'antisémitisme et la xénophobie. Notre association, la FNDIRP, au sein du Comité du prix de la Résistance et de la Déportation rencontre

régulièrement les lycéens et collégiens, afin de leur expliquer l'explicite et le dévouement de gens ordinaires qui ont eu un destin extraordinaire. Ces personnes continuent bénévolement de transmettre une mémoire qu'il est nécessaire de ne pas oublier. Souvenons-nous de cette citation de Bertolt Brecht : *"Le ventre est toujours fécond d'où a surgi la bête immonde"*. Il aurait été judicieux que vos colonnes s'en fassent l'écho. Votre décision semble faire mourir les déportés et les résistants une seconde fois. Vous fêtez, cet automne, les cent ans de votre journal, *La Montagne* créé par Alexandre Varenne. Fervent opposant au régime de Vichy pendant l'Occupation, il fut l'avocat de Jean Zay et un défenseur convaincu et actif de la Résistance. Approuverait-il votre décision ? Drôle de façon de lui rendre hommage.

Quelle que soit votre décision pour les cérémonies futures, rafle de l'université de Strasbourg, rafle de Saint-Maurice et rafle de Billom, notre FNDIRP, continuera à être présente et à déposer sa gerbe triangle (rouge avec un F noir) afin de rendre hommage à tous ses héros de la Résistance et de la Déportation qui ont permis à notre jeunesse de vivre dans un monde libéré du joug nazi. *"Ceux qui oublient le passé sont condamnés à le revivre"* (Georges Santayana).

Roger Montagner, ADIRP 63



© La Montagne

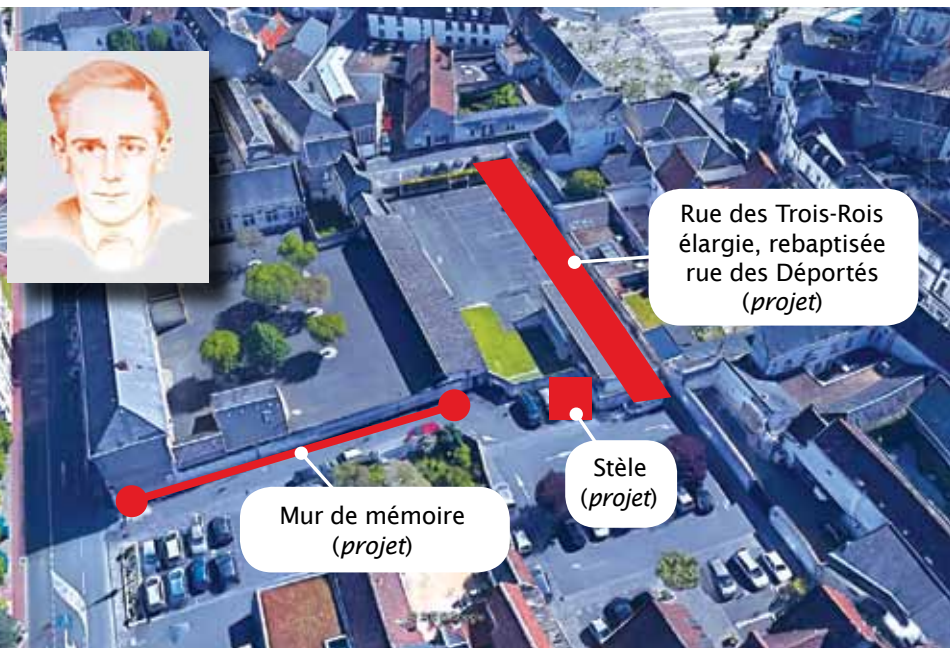
Édition du journal *La Montagne* du 3 juillet 1940, censurant son fondateur.

N.B. : À l'heure où nous bouclons, Sandrine Thomas, rédactrice en chef de *La Montagne*, a donné une réponse qui n'a pas convaincu l'ADIRP 63 : « (...) *La Montagne* choisit de faire évoluer ses traitements de l'information locale. Sachez que son ADN reste la proximité. »

Centre Val-de-Loire

Projet mémoriel à Loches

L'ADIRP du Lochois a initié l'idée d'un monument à la mémoire des victimes de la rafle du 27 juillet 1944. Cet événement a été le plus dramatique de l'histoire de Loches pendant la Seconde Guerre mondiale. Voici les grands axes de ce projet.



Le portrait de Ferdinand Boisseau, parmi les nombreux visages ornant le mur de la mémoire, autour de l'école Alfred-de-Vigny, en projet.

Mémoire du 27 juillet 1944, la relève est assurée

À l'ex-école Alfred-de-Vigny de Loches, soixante-quinze ans après la rafle, la cérémonie, en présence d'élus locaux, était présidée par un adolescent Ugo Voisin. « En 1944, rappelle Claudine Jaunet, belle-fille de déporté, la répression des nazis et des collaborateurs s'intensifie. Cette journée du 27 juillet 1944 à Loches en est la preuve la plus frappante : environ 300 personnes, ce n'est pas rien, sont arrêtées, interrogées, pour certaines torturées. 58 hommes et 6 femmes seront déportés à Neuengamme et à Ravensbrück. 49 d'entre elles ne reviendront pas. C'est pour honorer les victimes de ce triste événement lochois que nous sommes réunis ici soixante-quinze ans après, dans ce lieu de souffrances. » Le jeune Ugo, quinze ans, est l'arrière-petit-fils de Marie-Thérèse et Antoine Voisin, résistants tourangeaux de la première heure, décédés respectivement en 1986 et 2008. Arrêté en 1942, Antoine Voisin passe par plusieurs camps allemands avant d'être libéré. Marie-Thérèse fait deux tentatives d'évasion du commissariat avant d'être envoyée en prison puis à Ravensbrück. Gérard Voisin, trésorier de la section lochoise de l'ADIRP de l'Indre-et-Loire a passé le relais à son petit fils, touché, qui a déclaré : « C'était un honneur pour moi de présider cette cérémonie. J'étais très heureux et fier de l'être même si c'était l'anniversaire d'une tragédie. J'ai été très ému lors des discours, et à l'appel des noms des défunts. Je voudrai que plus de jeunes fassent des choses comme ça, car la mémoire doit être entretenue et non oubliée par la nouvelle génération. » De quoi espérer en l'avenir. . .

Cette stèle, ou ce monument, exprime la mémoire et le respect de la jeunesse pour les victimes de la rafle. Nous souhaitons le réaliser avec toutes les associations de déportés et amicales des camps concernées. Cette future réalisation respectera les recommandations de l'architecte des Bâtiments de France. Nous préconisons son implantation vers la place du Carroi-Picois. Les cérémonies pourraient avoir lieu à l'abri de la circulation automobile, et une mise en valeur de la stèle sera plus aisée. Une allée du souvenir pourrait être aménagée en bordure du mur de clôture du projet d'hôtel de l'actuelle école Alfred-de-Vigny. Cette dernière suggestion accentuerait la visibilité et le caractère solennel du futur monument et avoir un caractère plus solennel. Cela s'intégrerait parfaitement dans l'esprit du rappel permanent dû aux victimes et du cheminement du « tourisme » de mémoire.

Réalisation du projet

En suivant l'idée d'une allée, d'un chemin du souvenir ou d'un mur de la mémoire, nous pourrions envisager

l'affichage des portraits d'époque des victimes de cette triste journée. Nous proposons de transposer soixante-quatre d'entre eux à la plume ou au crayon par un artiste. Cela donnerait un abord avant à l'ensemble qui serait précédé d'un panneau relatant les faits. Cette galerie de portraits inciterait les personnes à se recueillir vers le monument. Ces derniers pourraient être transférés sur un support « verre imprimé » à l'image de la stèle du Loches Athletic Club (L.A.C.) dédiée à la mémoire de sept sportifs résistants, arrêtés dans les nuits des 30 juin et 1^{er} juillet 1944, puis déportés. L'esprit créatif de cette solution serait un atout pour l'ensemble mémoriel souhaité et pourrait s'inscrire dans une réflexion avec des jeunes des lycées et collèges environnants, en collaboration avec leurs professeurs. Nous faisons un appel aux dons de personnes privées, aux entreprises et aux collectivités. À l'heure actuelle nous ignorons la destination finale de cette école Alfred-de-Vigny. Nous entamerons des démarches auprès du futur acquéreur pour connaître son projet et peut-être l'y associer ?

Gérard Jaunet, ADIRP 37



Ugo Voisin, au centre, jeune président de cérémonie.

Vienne

Anniversaire de Renée Moreau

Résistante à la Manufacture d'armes, dénoncée, puis déportée à Ravensbrück, Renée Moreau a célébré ses cent ans le 23 septembre à l'EHPAD de Senillé.



Les représentants de la FNDIRP (Fédération nationale des déportés, internés, résistants, patriotes), de l'AFMD (Amis de la fondation pour la mémoire de la Déportation) et du syndicat CGT des retraités de la Manufacture d'armes, où elle est toujours syndiquée étaient présents, ainsi que les proches.

Née un 23 septembre 1919 à Buxeuil, dans l'Indre, Renée Moreau est la troisième d'une fratrie de quatre filles. Issue d'une famille modeste, certificat d'études en poche, elle travailla à Paris comme bonne, puis comme vendeuse. Le contingent des femmes y grandissant, elle entre finalement à la Manufacture d'armes. Elle y rencontre ses chères camarades

déportées comme elle : Léonie, Éliane et Jeannette.

En 1940, à l'âge de vingt-et-un ans, Renée Moreau entre dans la Résistance, dans un réseau de l'Organisation spéciale. Elle est arrêtée en février 1943 avec quatorze autres résistants de la « Manu », dénoncée par un collaborateur qui y travaillait. Incarcérée à Poitiers, elle est conduite en mars 1943 au fort de Romainville puis déportée à Ravensbrück avec le « convoi des 19000 ». Sous le matricule 19360, elle affronte ce qu'elle a appelé dans une interview de 2014 : « la vie dans le camp, le travail au-dessus des forces, toutes celles qui sont mortes devant nous. » Transférée début 1944 à Neu-Brandenburg puis à l'usine

souterraine de la Valbau, elle s'évade au printemps 1945 au moment de l'avancée russe. Elle revient à Châtellerault en juin de la même année, ne pesant plus... que 32 kg.

Par la suite, Renée Moreau a un travail de mémoire considérable, en particulier en direction des jeunes. « À notre retour, les gens ne voulaient pas nous croire », disait-elle en 2014.

Diminuée physiquement mais toujours lucide, cette héroïne a été saluée par tous comme un modèle de vie lors de la fête pour marquer son centenaire. En quelques mots, Renée Moreau a dit toute son émotion.

Nicole Pignon, ADIRP 86, avec La Nouvelle République.

Pyénées-Atlantiques

Simone Vilalta reçoit la médaille de la Ville de Hendaye

Simone Vilalta, entourée de sa famille et de ses amis, a été distinguée par la Ville de Hendaye, ce vendredi 21 juin. C'est une cérémonie empreinte d'une vive émotion qui s'est déroulée dans la salle des mariages de la mairie.

« C'est un jour important pour Simone et pour le Conseil municipal qui a honoré cette femme remarquable pour ses faits passés, mais aussi tous les déportés qui se sont battus pour la France », a déclaré le maire Kotte Ecnarro. Arrêtée en 1943 parce qu'elle aidait son père qui était un résistant, Simone est restée deux ans en camp de concentration, principalement à Ravensbrück. Elle s'est échappée en avril 1945 et s'est cachée jusqu'à ce que l'Armée rouge la recueille.

Récompense partagée

Simone Vilalta a exprimé sa gratitude de manière vibrante : « Je vous remercie beaucoup pour l'honneur que vous me faites en me remettant cette médaille. Je voudrais vous dire que je la partage avec mes camarades déportés hendayais qui ont, comme moi, subi cette douloureuse épreuve de barbarie et de cruauté. Nous avons lutté pour une France meilleure. Depuis mon retour, j'ai parcouru inlassablement les écoles, les lycées pour transmettre mon témoignage

de cette mauvaise période. En ces temps bousculés, il n'y a pas de place pour la haine, le racisme et la xénophobie. On doit agir pour la paix, la liberté et la fraternité. L'oubli ne doit pas s'installer. Soyez vigilant. Plus jamais ça ! ». Quel combat et quel parcours pour cette formidable dame de quatre-vingt-quinze ans qui n'a jamais cessé de transmettre son histoire et plus particulièrement à la jeunesse !

Lina Pena Decaunes, secrétaire de l'ADIRP 64

Kotte Ecnarro, maire de Hendaye, aux côtés de Simone Vilalta.



Loiret

75^e anniversaire de l'attaque du maquis de Lorris le 14 août 1944

Le dimanche 11 août dernier les autorités civiles et militaires ont commémoré cette attaque au carrefour de la Résistance. Trois ex-maquisards étaient présents.



© AFAAM, l'Association des Familles et Amis des Anciens du Maquis de Lorris.



La cérémonie était organisée par l'Association des familles et amis des anciens du maquis de Lorris (AFAAM) en partenariat avec le Souvenir français, l'Office national des forêts, les communes de Dampierre-en-Burly, des Bordes, de Lorris, de Montereau, d'Ouzouer-sur-Loire, Varennes-Changy et Vieilles-Maisons. Le commandement était assuré par le capitaine de corvette Gabriel Huet, chef du protocole et des cérémonies patriotiques du Loiret. La chorale EnVol de Lorris a accompagné les temps forts par le *Chant des partisans* et *La Marseillaise*. Trois anciens maquisards sont venus. D'autres, trop fatigués, n'ont hélas pas pu se déplacer.

Les députés Claude de Ganay et Jean-Pierre Door, les sénateurs Jean-Noël Cardoux et Jean-Pierre Sueur, la vice-présidente du Conseil régional Christelle de Cremiers, le vice-président du Conseil départemental Alain Grandpierre, la maire de Lorris Valérie Martin, Georges

Ci-dessus, écoliers, collégiens et lycéens ont déposé des roses sur les cénotaphes.

Ci-contre, de gauche à droite, Robert Turpin, Robert Gérard, et Bernard Chalopin.

O'Neill, fils du colonel Marc O'Neill responsable du maquis de Lorris, les associations patriotiques, étaient présents dans le massif forestier de Lorris, pour rendre hommage aux anciens du maquis.

Des écoliers, collégiens, lycéens ont déposé des roses sur les 60 cénotaphes et accompagné les autorités et deux présidents d'associations patriotiques pour déposer des gerbes au mémorial. Quatre jeunes se sont relayés pour procéder à la lecture des noms des « Morts pour la France » gravés sur le monument, dans un moment de silence et de recueillement.

Après l'allocution du représentant de l'État Stéphane Brunot, la cérémonie s'est terminée par le salut des autorités aux porte-drapeaux et aux maquisards.

La médaille commémorative a été remise par le représentant de l'État à Bernard Chalopin, Robert Gérard et Robert Turpin, les trois anciens maquisards présents, ainsi qu'à Georges O'Neill. La FNDIRP du Loiret était représentée par son président Alain Rivet, sa vice-présidente Arlette Jochum, et par Jean-Claude Jochum, porte-drapeau. Une gerbe a été déposée par Alain Rivet.

Claudine Boënnec, secrétaire de l'AFAAM, et Alain Rivet

Savoie

Terre-Noire, dans le vent de l'Histoire

Fin juillet, loin du réchauffement climatique, Terre-Noire était marquée par la froidure et le vent. Le Ruitor avait revêtu son manteau noir à l'image de la tragédie dont c'était le 75^e anniversaire.

Cet hommage aux 28 otages fusillés s'est très bien déroulé devant des participants frigorifiés, réchauffés par instants par les hymnes nationaux et les chants des partisans français et italiens, interprétés avec conviction et émotion par le groupe vocal de Coise. Hommage a été rendu aussi aux porte-drapeaux, encore nombreux mais bien vaillants malgré les bourrasques, à la Libération et au programme du Conseil national de la Résistance.

Après le fleurissement du mémorial et l'appel des morts pour la liberté, Fabrice Pannekoucke, maire de Moûtiers, aux côtés du maire de Séez, a prononcé une allocution au nom des élus savoyards. Il a insisté sur le message à transmettre aux jeunes générations, déjà honorées, fin mai dernier, lors de la remise des prix du Concours national de la Résistance et de la Déportation, à Moûtiers. Les élus du Val d'Aoste, le maire de La Thuile dont l'aide est toujours précieuse et

le représentant du Conseil Régional du Val d'Aoste, avaient tenu à être présents, aux côtés des responsables de l'ANPI (Partisans italiens) et de l'ANACR (Résistants et amis savoyards) toujours fraternellement unis par les valeurs de la Résistance pour l'amitié et la paix entre les peuples, avec le soutien de l'AFMD, de la FNDIRP et du Souvenir français.

Lors de la Libération de la Tarentaise, après le 20 août 1944, les Allemands qui avaient prévu leur retraite par l'Italie, emmènent ●●●

dans les départements

●●● 27 otages dont l'abbé Muyard. Près d'un an plus tard, un charnier est localisé à Terre-Noire, près du col du Petit Saint-Bernard, et un 28^e corps découvert. Pour Louis Lungo, président du Comité de Libération de Moûtiers: « leurs noms s'ajouteront à la liste de ceux dont on oublie malheureusement trop vite le sacrifice ». Pour conclure, j'ai rappelé le contexte de répression de l'été 1944. Le soleil de la liberté a brillé de nouveau le 1^{er} août 1944 avec le parachutage des Saisies. Ni haine ni oubli, comme l'ont bien souligné les vers de Renée Bertrand: « Il ne peut exister ni pardon, ni pitié; l'homme doit veiller pour que, de par le monde, le fascisme maudit soit chaque jour châtié ».

Gérard Simon, vice-président de l'ANACR de la Savoie



souscription nationale

Liste arrêtée le 30 septembre 2019 pour les abonnements de soutien au Patriote Résistant

Sont mentionnés les dons effectués à partir de 4 € après prélèvement de 61 € au titre de l'abonnement. Ainsi, si vous avez versé 75 €, la somme qui apparaît après votre nom est: 75 € - 61 € = 14 € et

pour les versements à la FNDIRP.

Les sommes versées à la FNDIRP, en dehors du réabonnement, ont été retenues au titre de la souscription nationale, elles sont donc mentionnées intégralement.

Aisne: M^{me} Huet, Épaulx-Bézu 4;

Allier: M. Passerat-Palmbach, Lalizolle 59;

Ardennes: M^{me} Visse, Sainte-Vaubourg 39;

Aube: M. Labbé, Sainte-Savine 4;

Bouches-du-Rhône: MM. et M^{mes} Bettini, Aubagne 4; Geniez, Vauvenargues 22,87; Pascal, Mallemort 4; Surel, Arles 14; Thomazeau, Marseille 39; Wilvert-Molitor, Saint-Martin-de-Crau 4;

Calvados: M. Duval, Caen 4;

Cher: M. Luquet, Bourges 39;

Côte-d'Or: M^{me} Couche, Dijon 4;

Dordogne: M^{me} Florent, Saint-Martin-de-Gurson 26;

Drôme: M. et M^{mes} Coste, Montélimar 69; Renaudin, Crest 10; Truchefaud, Barsac 4;

Eure-et-Loir: M. Ramolet, Luisant 39;

Gard: M^{me} Julien, Nîmes 39;

Haute-Garonne: MM. Alarçon, Toulouse 4; Parfait, Toulouse 39;

Gironde: M. Bernon, Libourne 4;

Ille-et-Vilaine: M. Courcier, Rennes 4;

Isère: M. et M^{mes} Adjy, Grenoble 89; Bouquier, Billieu 9; Perrin, Grenoble 27;

Jura: M. et M^{me} Cottet, Champagnole 4; Vincent, Moirans-en-Montagne 4;

Landes: MM. Faveuw, Dax 4, Lefèvre, Hagetmau 89;

Loire-Atlantique: M. Baron, Nantes 4;

Lot-et-Garonne: MM. Cazade, Virazeil 39; Chantre, Nérac 100; Guidez, Brax 4; Guitat, Nérac 39;

Meurthe-et-Moselle: M. Lewandowski, Jarville-la-Malgrange 319;

Morbihan: M^{me} Verfaillie, Groix 4;

Moselle: M^{mes} Felt, Puttrelange-aux-Lacs 19; Simek, Hagondange 14;

Oise: M. Engler, Clairoix 67;

Pas-de-Calais: M. Petiot, Boulogne-sur-Mer 4;

Puy-de-Dôme: M. et M^{me} Pergier, Clermont-Ferrand 4; Semme, Teilhet 9;

Pyrénées-Atlantiques: M. Latusque, Lourenties 30;

Hautes-Pyrénées: M^{me} Aznar, Tarbes 4;

Pyrénées-Orientales: M. Maratrat, Le Boulou 39;

Haut-Rhin: M. Betzler, Grentzingen 39;

Rhône: MM. et M^{me} Bonifas, Francheville 39; Bruneau, Collonges-au-Mont-d'Or 4; Sarciron, Lyon 39;

Saône-et-Loire: M^{me} Bardet, Paray-le-Monial 64;

Sarthe: M^{me} Segretain, Bessé-sur-Braye 4;

Savoie: M^{me} Desnoyer, Yenne 9;

Paris: MM. Dassa 4; Woland 204;

Seine-Maritime: MM. et M^{me} Colas, Caudebec-en-Caux 44; Picard, Rouen 39; Ponchut, Saint-Étienne-du-Rouvray 39;

Deux-Sèvres: M. Le Guet, Niort 4;

Somme: M. et M^{me} Cozette, Amiens 139; Leleu, Cagny 19;

Vaucluse: M^{me} Fourny, Orange 4;

Vienne: M^{me} Denis, Ingrandes 9;

Haute-Vienne: M^{me} Beaubreuil, Saint-Junien 4;

Vosges: M. Barbe, Vecoux 38;

Essonne: M. et M^{mes} Auckenthaler, Massy 4; Baugé, Egly 4; Dutour, Mennecy 4;

Hauts-de-Seine: MM. et M^{mes} Garel, Nanterre 79; Guérin, Nanterre 79; Hartmann, Boulogne-Billancourt 39; Robinet, Sèvres 4; Samson, Garches 10; Sebbag, Sèvres 4;

Val-de-Marne: M^{mes} Provost, Villejuif 4; Slomka, Nogent-sur-Marne 4; Valdivia-Martinez, Mandres-les-Roses 10;

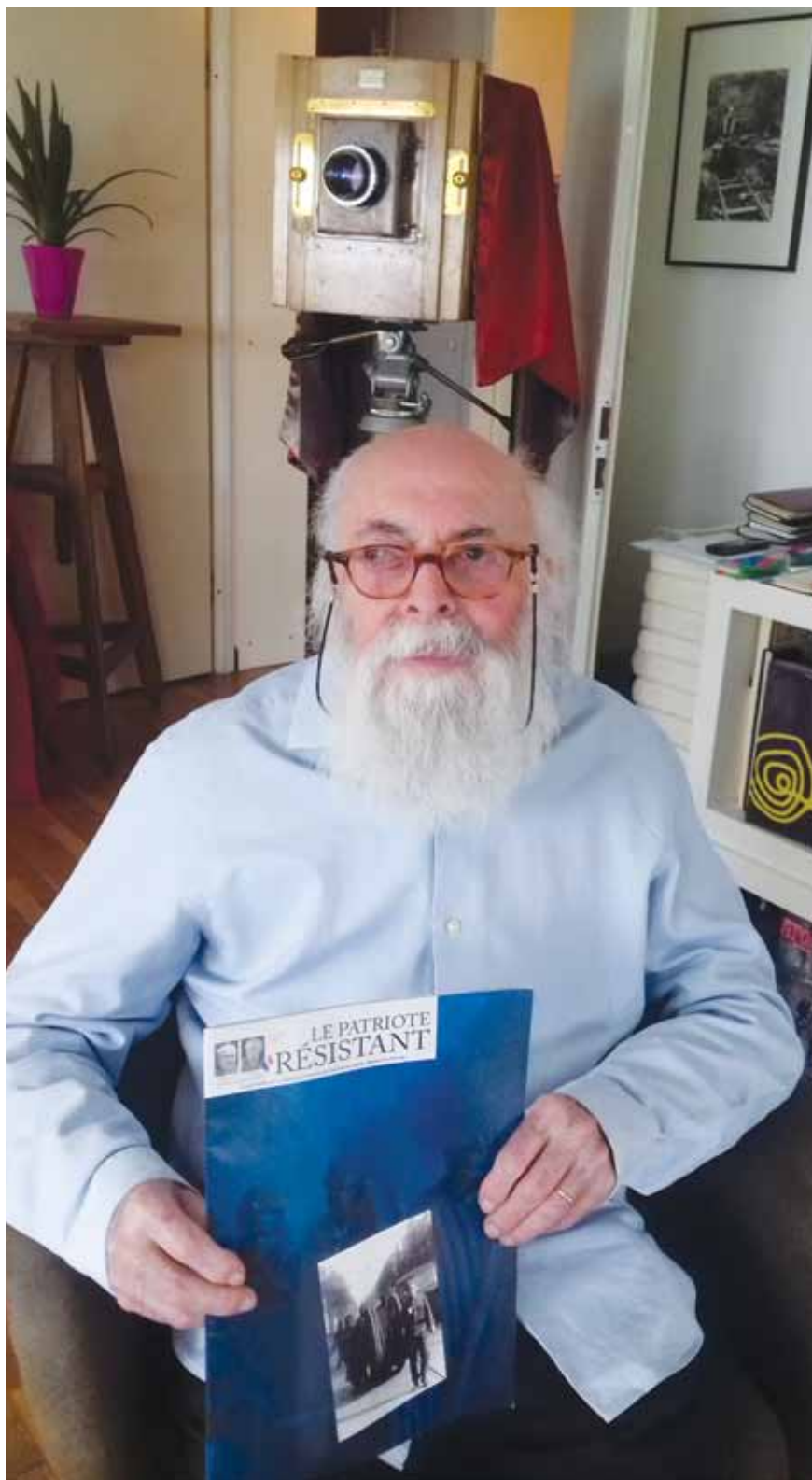
Val-d'Oise: M. Kling, Ermont 4;

Étranger: M^{me} Beard, Grande-Bretagne 9.

Total de la liste
2436,87€

Un héros très discret

Photographe, faussaire, résistant, interné à Drancy, Adolfo Kaminsky est l'objet, jusqu'au 6 décembre, d'une exposition au Musée d'art et d'histoire du judaïsme (voir le numéro 943 du *Patriote Résistant*)
Rencontre avec cet activiste de l'ombre.



Quel a été votre parcours familial?

Je suis né à Buenos Aires, en Argentine, en 1925. Jusqu'à l'âge de quatre ans, je ne parlais que l'espagnol. Je vivais dans une belle cour de maison, avec un chien très affectueux qui me défendait de toute intrusion. Les femmes indiennes s'entendaient avec ma mère et avaient une affection pour moi et mes frères. Je me souviens d'une phrase en yiddish qui veut dire: « *Je comprends, mais je ne sais pas parler.* » Le yiddish a été la deuxième langue que j'ai apprise. Ensuite, il y a eu le français. Ma famille voulait partir en France. Ça a été refusé donc ils se sont rabattus sur un oncle, à Istanbul en Turquie, du côté de la famille de ma mère, où ma sœur est née. À sept ans, j'ai eu une fièvre dont on mourrait à l'époque. J'ai été soigné. Quand on a eu ces fameux papiers, on a fait le choix de la France. Le frère de ma mère était marchand forain. Il a fait construire une maison à Neuville, dans le bas de la ville, sur l'avenue du Calvados, pour toute la famille. Il était riche et n'avait pas de femme ni d'enfants. Sa servante était aussi sa maîtresse. Sa maison était faite pour accueillir plusieurs familles. Il y avait une immense citerne d'eau dans le jardin pour récupérer l'eau de pluie. Il n'y avait pas l'eau courante à Vire à l'époque, mais à Neuville oui. Il y avait une petite cabane pour entreposer des affaires, les plantes. Il avait vécu beaucoup à l'hôtel avant de s'installer à son compte. Au premier étage, il y avait l'eau courante dans chaque chambre. Je parlais un français convenable à l'école parce qu'en Turquie on ne s'exprimait qu'en cette langue. Le 1^{er} octobre, pour mon anniversaire, c'était la rentrée des classes. J'ai été à l'école pour la première fois de ma vie.

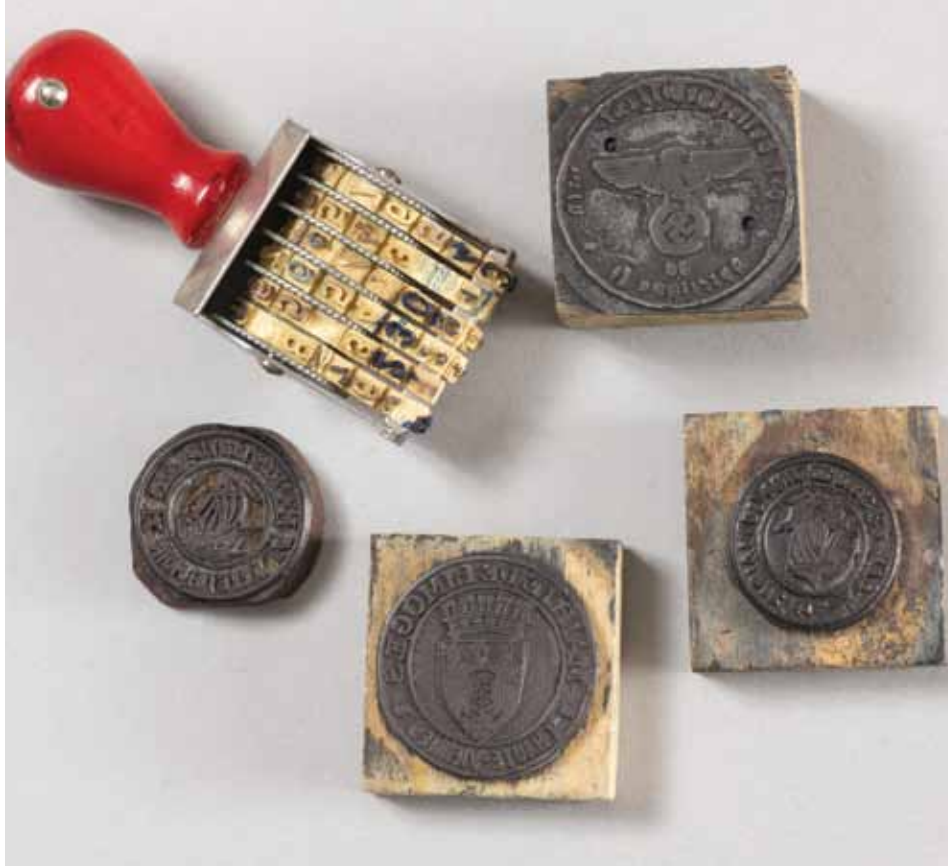
Quel était le contexte?

J'ai très peu vécu l'antisémitisme à Vire. J'ai dû porter l'étoile jaune (rendue obligatoire en zone nord à partir du 1^{er} juin 1942, N.D.L.R.). Mon père a été convoqué au commissariat. C'était une mesure obligatoire. Le commissaire a dit: « *Vous savez, si vous voulez on efface ça et vous continuez à vivre comme avant.* » Mon père n'a pas voulu prendre de risques. Il considérait qu'on était protégés parce que nous avions la nationalité argentine et qu'il fallait être en règle, c'est-à-dire de se voir inscrire la mention « Juif » sur les papiers. Même pour un enfant en bas-âge de six mois, c'était écrit en rouge sur sa carte d'alimentation. Mon père était tailleur à façon, avec une clientèle fidèle et satisfaite. J'ai été chassé de l'usine dans laquelle je travaillais parce que « juif ». Je n'avais pas quatorze ans. Ce travail de

précision me plaisait : les soudures des câblages des avions. Ensuite, à la teinturerie, j'ai découvert la magie de la couleur. Plonger un vêtement kaki, le faire bouillir, au bout d'une heure on sortait un vêtement tout blanc. Je trouvais ça merveilleux. Je voulais comprendre. C'est comme ça que j'ai commencé à chercher à teindre et à déteindre. Dans certains cas, la couleur avait disparu, mais elle était toujours là, cachée. J'ai fait des découvertes. Je posais beaucoup de questions au patron monsieur Boussemard, un homme honorable et intelligent. La plupart des ouvriers étaient prisonniers de guerre. Je faisais le travail d'un jeune de mon âge, plus celui d'un apprenti qui passait son temps à dormir. Il avait trouvé une pile de vêtements pour se nicher...

Comment s'est passé l'internement à Drancy, l'été 1943 ?

On n'était pas martyrisés. Il y avait une sorte de dortoir sans fenêtres, dans lequel il faisait froid. C'était un bâtiment en construction. Il n'y avait que du béton et des escaliers intérieurs. Les futurs déportés passaient leur nuit dans ces escaliers. Le lendemain, les bus partaient pour la gare. Ils montaient dans ces trains pour Auschwitz ou Dachau... Grâce aux papiers de Paul, mon frère aîné, et de mon père, on était protégés par le consulat d'Argentine. J'étais trop jeune pour avoir des papiers. Je voyais des centaines de personnes recroquevillées dans ces escaliers, passer la nuit sans pouvoir dormir. Il y avait la queue pour aller aux toilettes. Les gens étaient obligés de se soulager en dehors. Il y avait des graffitis : « *Esther a laissé sa fillette à tel numéro du boulevard Raspail.* » Avec un clou, je gravais dans le plâtre les messages qui me semblaient importants. Ça n'a pas plu à l'interné responsable des petits travaux. On m'a réaffecté. J'ai proposé de laver le linge. « *C'est pour les femmes !* » Mais moi, je suis teinturier. » Avec une table et une brosse en chiendent, j'étais dans un atelier de femmes. Un jour, « le bourreau de Drancy », chef du camp, un fasciste, Aloïs Brunner s'est planté en face de moi. Quand il venait, il fallait se mettre au garde-à-vous et baisser les yeux. Je le regardais bien en face. À l'époque, j'avais deux yeux clairs, bleu vert. Plus tard, mes produits pour confectionner les faux papiers les ont tués. Brunner restait interdit et partait furieux, sans rien dire. À ce moment, il y avait le dialogue pour notre libération avec le consulat d'Argentine. Chaque fois qu'il en prenait plein la figure, il avait envie de se venger. Le consulat nous a fait sortir. Entretemps, les relations entre l'Argentine et l'Allemagne nazie se sont dégradées. Ils arrêtaient les Argentins. Mon père a décidé qu'on devrait se cacher et avoir des faux papiers. Il a pris rendez-vous avec un mouvement de résistance organisé par une branche de l'UGIF (l'Union générale des israélites de France) qui était manipulée par le gouvernement collaborateur de Vichy. Quand il y avait le nombre suffisant de personnes hébergées on les envoyait à Drancy, puis en déportation.



Comment êtes-vous rentré dans la Résistance parisienne ?

Au sein de l'UGIF, il y avait une bande de jeunes tout à fait conscients, qui, avec leurs parents, ont organisé le détournement d'une certaine somme pour nourrir et cacher des résistants juifs. À ma demande, l'UGIF a créé un laboratoire. Je suis parti à un rendez-vous auprès d'un jeune des Éclaireurs israélites de France, Marc Hamon alias « Pingouin » muni de ma photo, pour avoir une fausse carte d'identité sans le mot « Juif » d'imprimé. C'était en face de la Sorbonne, sous la statue, avec un journal à la main. Un vrai scénario de cinéma. Il m'a demandé tous les détails qui figurent sur une carte d'identité : Quelle taille je fais ? 1 m 72. Pingouin m'a rajeunit d'un an et m'a proposé d'être « étudiant ». Je n'avais pas un sou. Je devais pouvoir gagner ma vie. « *Alors, qu'est-ce que tu veux être ?* – « Teinturier ». – *Est-ce que tu sais enlever les taches d'encre ?* – « Oui » ». Ce jeune homme était chimiste. Plus tard, il a accompagné un convoi d'enfants vers la Suisse. Il m'a confié qu'il avait un souci avec l'encre bleue Waterman. J'ai répondu : « *Facile, acide lactique.* » En Normandie, je travaillais dans une laiterie. En contrepartie, j'avais du beurre pour la famille. On y analysait la quantité d'acide lactique de la crème pour les fermiers qui apportent leur crème, leur beurre. Pingouin m'a alors proposé de travailler pour la 6^e, ce réseau clandestin qui faisait partie de l'UGIF. Ça m'a permis de résoudre – au ras des pâquerettes – mes problèmes financiers. Avoir une chambre étudiante et me permettre d'avoir un repas par jour. Je n'en avais pas le temps tous les jours. Heureusement, la cuisinière s'est prise de sympathie pour moi. Elle m'a offert sa chambre de bonne, rue Jacob dans le VI^e, qu'elle n'utilisait pas. Elle avait un amoureux. Dans mon livre, écrit par ma fille Sarah, *Une vie de faussaire* (Calmann-Lévy, 2009) il y a une photo de cette personne. ●●●

Tampons fabriqués par Adolfo Kaminsky avec un tampon dateur.

« Alors, qu'est-ce que tu veux être ? – “Teinturier”. – Est-ce que tu sais enlever les taches d'encre ? – “Oui” ».

Quels étaient vos rapports avec les différents réseaux de Résistance, le Mouvement de libération nord, l'OJC (Organisation juive de combat), le Mouvement des jeunes sionistes, les FTP-MOI, l'Œuvre de secours à l'enfance... ?

Ça se passait très bien. Je m'organisais de façon à ce qu'il n'y ait pas d'imprévu. Le laboratoire n'était pas facile à déménager. Il fallait transporter des objets dont certains étaient dangereux. C'était de la chimie des livres, qui en étant appliquée devenait périlleuse. On ne pouvait pas faire n'importe quoi. Il y avait un flacon d'acide sulfurique pur. Au laboratoire, il y avait plusieurs personnes dont « Loutre », de son vrai nom Sam Kugel, qui était l'un des responsables des Éclaireurs israéliens de France, chargé de planifier le travail au maximum. Il y avait Suzanne Schidloff, dite « Suzie », avec laquelle je suis toujours en contact, et sa sœur Herta. Elle a un an de moins que moi et est toujours en pleine forme. Ma femme Leïla la connaît bien. On la voit dans le documentaire *Faux et usage de faux*⁽¹⁾. Elle était inscrite aux Beaux-Arts. Elle n'y allait plus jamais. Elle passait son temps au laboratoire à faire des remplissages et à tamponner. Elle faisait un travail incroyable et énorme. Tout seul, je n'y serais pas arrivé.

Vous avez eu recours à un cloisonnement strict

Une personne inconnue n'était pas obligatoirement une amie ! J'étais intransigeant là-dessus. Il y a une catastrophe que je n'ai pas pu empêcher. Ernest Appenzeller, que j'avais rencontré à Drancy, était un militant sioniste. Je n'étais pas antisioniste. Je ne savais tout simplement pas ce qu'était cette idéologie politique. Il a reçu un agent secret de Londres qui voulait une réunion de tous les résistants, juifs ou non, dans un immeuble. Il voulait que je donne l'adresse du laboratoire. On avait un moyen de se contacter, mais jamais je ne communiquais mon adresse. Par précaution, je changeais souvent de lieu et d'horaire. Ernest Appenzeller était en contact avec Maurice Cachoud, le responsable des services faux papiers des Mouvements unis de Résistance. Appenzeller a donné à ce soi-disant officier anglais toutes les adresses en sa possession, sauf la mienne et celle de mon laboratoire. Il était furieux parce qu'il n'avait rien sur moi. Je lui ai rétorqué que ce n'était pas la peine d'insister. « *C'est un non définitif !* » J'ai bien fait parce que c'était un piège de la Gestapo. Cachoud est mort. Ernest s'est retrouvé à Drancy. Il a survécu. On le voit sur une photo du livre *Adolfo Kaminsky. Changer la donne*⁽²⁾, en compagnie d'Avner Grouchof. Au moment où la photo a été prise, en 1947, le sionisme n'était plus ce qu'il visait initialement, c'est-à-dire de sauver des vies. À ce moment, Avner a démissionné. Il s'est installé à Paris et a vécu de petits travaux. Ernest Appenzeller est resté un sioniste braqué et rigide. Je l'ai perdu de vue. Je suis resté en contact avec Avner et on l'a revu lors de notre retour d'Algérie dans les années 1980.



Autoportrait à l'âge de 19 ans, Paris 1944.

Dans votre livre, il y a une anecdote avec une dame juive, madame Drawda, rue Oberkampf, qui ne croit pas à vos alertes... en janvier 1944.

C'est un exemple, et ce n'est malheureusement pas le seul, de gens qui ont fait aveuglément confiance à cette ordure de maréchal Pétain. La 6^e a organisé des planques. Des bonnes sœurs ont accepté, comprenant que c'était une question de vie ou de mort, de cacher des enfants juifs. Il y avait encore ce halo de gloire autour du maréchal Pétain, le « héros de Verdun », celui qui a gagné la guerre de 1914-1918. Beaucoup de gens ne soupçonnaient pas qu'il puisse commettre des saloperies. J'ai été interné deux fois à Drancy à quelques mois de différences. Ensuite, j'ai habité en banlieue au château de Grignon, dans les Yvelines, avec des anciens combattants juifs, des grands blessés de la guerre 1914-1918, hautement décorés. Ils étaient logés, nourris décemment. J'avais un coin dans une chambre. Un jour, la Milice est venue et tout le monde a été embarqué et exécuté. C'est un fait caché. J'ai établi un dossier de dédommagement pour ma famille, je touche une ridicule pension d'ancien interné, mais c'est le geste qui compte. C'est la ville de Grignon qui a la responsabilité de ce massacre, et non les Allemands. Dans les archives de la mairie, il n'y a rien. J'ai l'impression que cette histoire a été traficotée pour ne pas ternir l'image du maréchal Pétain.

Comment vous êtes-vous engagé après-guerre ?

J'ai eu de la chance d'avoir sauvé autant de vies. C'est très culpabilisant d'être un survivant. J'ai fait échouer un attentat du groupe Stern contre le fonctionnaire anglais Ernest Bevin en 1947. J'ai conçu une bombe avec une patte molle à la place du plastic qui ne pouvait pas faire de mal à une mouche. Si j'avais refusé de le faire quelqu'un d'autre allait accepter. Cet acte imbécile n'allait rien résoudre sur le conflit en Palestine, au contraire. J'ai fait ce qu'il fallait pour que ça n'ait pas lieu. Avner Grouchof était missionné pour poser cette bombe qui n'a pas fonctionné. Ensuite, il a dû s'en débarrasser. S'est-il douté de quelque chose ? J'ai aussi été utilisé par les Services secrets français pour les parachutages derrière les lignes allemandes. J'ai arrêté

de travailler pour eux car je ne voulais pas participer à la guerre d'Indochine ni à d'autres guerres inutiles comme la guerre d'Algérie. C'était une guerre totalement inutile, avec des milliers de morts des deux côtés pour rien. L'anticolonialisme a toujours existé dans mon esprit. On envoyait nos petits gars qui faisaient leur service militaire se faire détruire et détruire en Algérie. Marceline Loridan-Ivens m'a mis en relation avec le réseau Jeanson pour fabriquer des faux papiers pour la résistance à la colonisation française en Algérie. La doctoresse, neurophysiologiste Anne Beaumanoir a achevé de me convaincre. Je n'ai jamais rencontré Frantz Fanon⁽³⁾. Sa veuve Josie est rentrée en avion des États-Unis où il est mort, le 6 décembre 1961, dans la banlieue de Washington. Elle a eu d'énormes problèmes avec des racistes de toutes les couleurs. Elle avait un compagnon avec lequel elle était fâchée qui, pour se venger, avait cassé le pare-brise de sa voiture. Le petit Olivier Fanon, qui devait avoir quatorze ans, s'est pris d'amitié pour moi. Avec une scie sauteuse, j'ai découpé une vitre en plexiglas. J'ai rendu pas mal de petits services comme ça. J'ai aussi connu Germaine Tillion pendant la guerre d'Algérie. Elle est intervenue pour essayer de trouver des accords avec la France. Je l'ai connue lors de sa remise de la Légion d'honneur en 1947. Elle voulait que je l'aie aussi. Comme j'ai refusé, elle a fait graver mon nom dans la pierre d'une école à Saint-Mandé (ville où elle est décédée le 19 avril 2008, N.D.L.R.). Je suis crédité d'un portrait photographique d'elle. Je l'ai aussi côtoyée pendant la guerre d'Algérie. Elle m'invitait à manger chez elle avec ma femme Leïla. Dans ses livres, elle a écrit des pages entières de gentillesse sur moi...

Qu'est-ce qui vous a poussé à arrêter la fabrication de faux-papiers en juillet 1971 ?

J'étais en contact avec des combattants révolutionnaires et des victimes de cette période, comme les républicains espagnols. La France ne s'est pas forcément bien comportée avec eux. Malheureusement, les faux-papiers ne résolvent pas les problèmes. Un jour, j'ai eu une demande tordue de faux-papiers pour l'ANC⁽⁴⁾ en Afrique du Sud, puis deux autres requêtes utilisant le même modèle photographique. Quelque chose n'allait pas. J'ai préféré cesser toute activité. Même si je le voulais, je ne pourrais plus en fabriquer, à cause de mon œil défaillant...

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR HÉLÈNE AMBLARD
ET JULIEN LE GROS**

(1) Filmé par Jacques Falk et Jérôme Neutres en 1999.

(2) Éditions Cent-mille milliards, juin 2019, 132 pages, 30 euros.

(3) Médecin martiniquais, militant pour l'indépendance de l'Algérie. Il a publié deux pierres angulaires de la pensée antiraciste et anticolonialiste : *Peau noire, masques blancs* (1952) et *Les Damnés de la terre* (1961).

(4) Congrès national africain fondé en 1912, en Afrique du Sud, pour défendre les intérêts noirs face à la minorité blanche.



Faux passeports fabriqués par Adolfo Kaminsky, parmi ses clients... un certain Daniel Cohn-Bendit.



Femme seule qui attend. Paris, 1946. Cliché pris par Adolfo Kaminsky, issu de l'exposition « Adolfo Kaminsky. Faussaire et photographe. »

Mirage de la fraternité ?

La modernité politique a créé la démocratie et, avec elle, la promesse de liberté, d'égalité et de fraternité pour tous ses citoyens, y compris pour les Juifs qui appartenaient auparavant aux populations les plus discriminées et les plus marginalisées de l'Europe chrétienne. Mais, pour ces derniers, l'accession à la citoyenneté a eu un coût : l'abandon du cadre communautaire dans lequel ils vivaient jusqu'alors, qui leur expliquait le sens du monde par l'enseignement de la tradition religieuse et qui leur fournissait un certain nombre de droits politiques collectifs – certes, limités et précaires – mais réels, comme cela était d'ailleurs d'usage, pour toutes les communautés d'habitants, dans les sociétés de « privilèges » qu'étaient les sociétés d'Ancien Régime qui étaient des sociétés de privilèges. C'est dans cet esprit qu'on doit comprendre les paroles fameuses du duc de Clermont-Tonnerre prononcées devant l'Assemblée constituante française, en septembre 1791, lors des débats sur l'émancipation : « *Il faut refuser tout aux Juifs comme nation et accorder tout aux Juifs comme individus.* » En contrepartie, les Juifs se voyaient offrir des possibilités inédites d'ascension sociale à l'intérieur de la société française, et bientôt dans d'autres sociétés européennes, par le simple respect de l'égalité dans l'accès aux emplois et aux fonctions de responsabilité. Ils se voyaient aussi offrir la fraternité de leurs concitoyens, cette fraternité qui leur avait été refusée pendant des siècles, et sans laquelle la vie entre pairs n'est qu'une chimère. Les Juifs

occidentaux souscrivirent avec enthousiasme au contrat proposé, l'ouvrage faisant le récit passionnant de leur intégration, durant le XIX^e siècle,

Il y eut à partir des années 1880, le retour en force de ce que l'auteure appelle les « passions tristes », et le déferlement dans toute l'Europe de l'antisémitisme.

aux différentes nations française, anglaise, germanique et américaine ; cela sans rien cacher non plus des résistances plus ou moins fortes des sociétés locales à cette intégration, car comme l'auteure le dit elle-même, il ne suffit pas de décréter l'égalité (et la fraternité) pour qu'elle puisse s'imposer concrètement dans les faits. L'inscription des Juifs dans la modernité occidentale fut cependant une grande réussite qui a donné naissance à la figure de « l'israélite », citoyen français ou allemand « de confession juive » qui cantonnait strictement sa tradition religieuse dans l'espace privé et qui, par sa foi civique, était souvent plus français ou plus allemand que le reste de ses compatriotes. Mais il y eut à partir des années 1880, le retour en force de ce que l'auteure appelle les « passions tristes », et le déferlement dans toute l'Europe de l'antisémitisme, y compris au sein même

des démocraties qui avaient décrété l'émancipation. Et il y eut ensuite la Shoah et son cortège de crimes... L'auteure n'en conclut pas pour autant que l'intégration n'a été qu'un leurre et la fraternité un mirage. Elle est bien plus subtile et nuancée que cela. Au passage, elle réhabilite même « l'israélite » de l'entre-deux-guerres – si vilipendé et moqué par les sionistes – dont elle montre, pour paraphraser Frantz Fanon, qu'il n'a jamais porté un « masque blanc » sur une « peau noire » et qu'il en savait souvent plus sur la tradition – qu'il cherchait sincèrement à reformuler – que le Juif américain d'aujourd'hui dont la judéité se limite souvent à l'entretien formel de la mémoire du génocide et à la solidarité lointaine avec l'État d'Israël. Pour l'auteure, les Juifs sont devenus aujourd'hui, dans tous les pays où ils vivent, des citoyens de raison plutôt que de passion, lucides sur les limites de la promesse démocratique mais néanmoins défenseurs résolus d'une citoyenneté « civique » qui accepte leur altérité et qui leur permet de partager un même destin avec leurs concitoyens. À l'heure du retour des hideux nationalismes ethniques, porteurs de violence et d'oppression un peu partout dans le monde, cette citoyenneté-là est bien la seule qui vaille pour les Juifs, comme elle est la seule qui vaille pour toute l'humanité.



Dominique Schnapper,
La Citoyenneté à l'épreuve.
La Démocratie et les Juifs.

Éditions Gallimard, 2018,
393 pages, 22,50 euros.

Littératures engagées

La période allant de la fin du XIX^e siècle aux deux premiers tiers du XX^e siècle a été marquée par une très forte politisation de la société française et, par voie de conséquence, des littératures qui en étaient le reflet, qu'elles aient eu la forme du roman, de l'essai, de la poésie ou du pamphlet. Les littérateurs de droite ou d'extrême-droite comme Maurras, Drieu, Céline, Paul Morand ou Jacques Laurent s'opposaient alors violemment aux littérateurs de gauche ou d'extrême-gauche comme Zola, Rolland, le premier Malraux, Aragon, Éluard ou Sartre tandis que les tenants de « l'art pour l'art » et de l'introspection sur eux-mêmes, comme Valéry ou Gide, ne dédaignaient pas non plus de descendre dans l'arène politique à l'occasion. Tous pouvaient finalement souscrire peu ou prou au propos de Sartre selon lequel « *la fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent* », à ceci près que chacun avait sa propre vision du monde et qu'elles étaient fortement antagonistes. L'auteur de cet ouvrage nous fait redécouvrir, avec une grande richesse d'informations, les engagements littéraires de l'époque en partant principalement du choc majeur qu'aura été la Première Guerre mondiale, la période de l'Occupation marquant un tournant évident dans l'évolution du rapport de force entre la droite et la gauche avant que, sous l'influence du Nouveau Roman, la littérature ne finisse par se dépolitiser progressivement au cours des années 1960. Les engagements littéraires sont abordés avec la distance du sociologue pour qui les écrivains, s'ils peuvent écrire des chefs-d'œuvre, n'ont rien d'êtres exceptionnels et encore moins de « génies » : ils sont

simplement, pour l'auteure, le produit d'une époque, d'un milieu, d'une culture héritée ; et ils reproduisent, avec plus ou moins de talent, à l'intérieur de leur domaine professionnel l'opposition qui existe entre « dominants » et « dominés » dans le domaine politique et social. Le livre contient des études très fouillées sur Aragon, Malraux, Gide ou Drieu La Rochelle. Il comporte aussi une remarquable analyse de la poésie de la Résistance qui a incarné, par sa parole de vérité et de courage, l'honneur de la France au plus noir de l'Occupation. Les poètes ont ici été des « prophètes » si on reprend la définition qu'elle en donne de personnes qui, à la différence des prêtres, ne sont pas mandatées par une insti-

L'ouvrage se termine par un aperçu sur le retour actuel de l'idéologie d'extrême-droite dans le champ littéraire

tution, qui interviennent de manière désintéressée et qui tirent leur autorité de leur charisme personnel. Elle nous dit, pour conclure sur la poésie de la Résistance « qu'il faudra attendre très longtemps avant que l'opposition morale héros-traître [qu'elle avait produite] ne soit remise en cause, par-delà le discours de l'extrême-droite. » à travers notamment le triste *Syndrome de Vichy* d'Henry Roussio cité en note. L'ouvrage se termine par un aperçu sur le retour actuel de l'idéologie d'extrême-droite dans le champ littéraire avec le « capital

symbolique » désormais acquis par des individus comme Éric Zemmour, Philippe Muray ou Renaud Camus. L'auteure revient aussi sur les polémiques dont notre journal a rendu compte⁽¹⁾ concernant les récentes tentatives de rééditer les pamphlets antisémites de Céline ou d'inscrire la naissance de Maurras au livre des commémorations nationales⁽²⁾. Concernant la première, elle écrit : « *Ne risque-t-on pas de banaliser, voire de consacrer, ces écrits, dans un contexte où ce genre d'entreprises se multiplient à l'extrême-droite [...] ? Sans parler du précédent créé sur le plan légal : comment condamner désormais l'incitation à la haine raciale si les écrits antisémites et xénophobes de Maurras, Rebatet et Céline sont intégrés au patrimoine littéraire de la France ?* » Et à propos de la deuxième : « *Quel serait le sens d'une commémoration de l'anniversaire de Maurras sinon celui de sacraliser l'écrivain comme un "grand homme", un héros de la Nation, conformément au principe établi par cette République que le monarchiste qu'il fut a combattu toute sa vie ? Et si l'on veut à tout prix évoquer la figure de Maurras dans ce cadre officiel, pourquoi ne pas commémorer plutôt son procès ? Ce serait une façon plus appropriée de rappeler l'influence néfaste qu'a eue ce penseur antisémite et xénophobe sur plusieurs générations d'intellectuels, au lieu de légitimer ceux qui s'en réclament aujourd'hui pour justifier l'islamophobie et les appels à l'expulsion des migrants au nom de "l'identité nationale".* » Tout est dit ! Et le combat continue, pourrait-on ajouter, car la bête n'est pas morte.

(1) Lire *Le Patriote Résistant* n° 927, page 9.

(2) Lire *Le Patriote Résistant* n° 928, page 7.



Gisèle Sapiro, *Les Écrivains et la politique en France. De l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*.

Éditions du Seuil, 2018, 394 pages, 25 euros.

Pour une juste cause

« La science, et il n'est jamais exagéré d'insister dessus, ne diffère pas des manières d'agir et de penser ordinaires. C'est simplement l'expression la plus ordonnée de ces manières. Dans notre situation présente, il y a ainsi un besoin de science bien plus important que dans les jours calmes du passé », écrit en août 1940 une brochette de scientifiques britanniques réputés dans *Science*

(...) Les « expériences » inhumaines menées sur le typhus dans les camps de Buchenwald et de Natzweiler-Struthof ont avant tout mis en évidence, outre leur cruauté, la profonde nullité des médecins SS.

in *War*, ouvrage qui visait à passer en revue les différents domaines où la science devait alors s'investir pour permettre au Royaume-Uni de remporter la guerre. Car depuis l'Antiquité, les guerres n'ont jamais été gagnées grâce au seul courage de leurs combattants ou au seul talent de leurs généraux. La technologie, qui permet d'assurer la sécurité sanitaire des troupes et de fournir des armes de qualité supérieure à celles de l'adversaire, comme l'espionnage, qui permet de connaître à l'avance la stratégie et la tactique de ce dernier, ont toujours joué un rôle déterminant dans l'issue des combats. Or, la technologie, c'est de la science (appliquée) lorsqu'il s'agit de développer la pénicilline, de trouver un vaccin au typhus, de mettre au point des armes

biologiques ou de construire une bombe atomique. Et l'espionnage, c'est aussi de la science lorsqu'il s'agit de mettre au point un instrument qui permettra de suivre sur un écran, à la trace, non seulement le mouvement des avions ennemis mais aussi ceux des sous-marins, ou lorsqu'il s'agit de créer une machine – qui sera le premier ordinateur de l'histoire – pour décrypter les communications entre le quartier général de l'adversaire et ses différents états-majors. « *Jamais dans l'histoire des conflits qu'a connus l'humanité, un si grand nombre d'hommes ont dû autant à un si petit nombre* », a dit Churchill à propos des aviateurs de la bataille d'Angleterre. À lire cet ouvrage passionnant, on peut dire la même chose des scientifiques des pays alliés et, en particulier, des scientifiques britanniques qui détiennent sans conteste la palme du talent et de l'inventivité créatrice dans presque tous les domaines, même si – puissance matérielle faisant loi – leurs inventions ont souvent bien plus profité à l'Amérique qu'à leur pays. Dans le domaine du décryptage des communications – qui a pesé d'un rôle si important sur l'issue de la guerre –, on accordera un prix d'excellence aux brillants mathématiciens Polonais et un bonnet d'âne aux Français qui furent pourtant, dès



Jean-Charles Foucrier, *La Guerre des scientifiques, 1939-1945*, préface de Jean-Paul Bled.

Éditions Perrin, 2019, 439 pages, 24 euros.

1932, les premiers à disposer des « clés » pour décoder Enigma – la fameuse machine de cryptage allemande – mais dont les services d'espionnage ne disposaient tout simplement pas d'individus assez talentueux pour y parvenir... Bonnet d'âne aussi pour la science nazie, si certaine de l'inviolabilité de ses communications, et si erratique dans le domaine de l'atome ou de la médecine, les « expériences » inhumaines menées sur le typhus dans les camps de Buchenwald et de Natzweiler-Struthof ayant avant tout mis en évidence, outre leur cruauté, la profonde nullité des médecins SS. L'ouvrage est aussi l'occasion, au fil des pages, de découvrir de multiples parcours de vie tout à fait extraordinaires – et parmi eux, ceux de beaucoup de réfugiés juifs allemands – qui sont restés dans l'ombre jusqu'à la fin du XX^e siècle, secret défense oblige. Enfin, après avoir lu tout ce dont ont été capables les talents scientifiques mobilisés « pour une juste cause » entre 1939 et 1945, qui ont véritablement soulevé des montagnes, il est difficile de ne pas se demander, lorsqu'on referme ce livre – mais la remarque est sûrement très naïve – pourquoi le monde ne va mieux aujourd'hui.

À l'adresse des jeunes • À l'adresse des jeunes • À l'

L'histoire d'Éva et de sa sœur Miriam, d'abord, Juives roumaines qui furent déportées à Auschwitz à l'âge de dix ans et qui survécurent aux « expériences » du docteur Mengele sur la jumeauté. Leur histoire est racontée avec beaucoup de tact et de pudeur par une spécialiste de la littérature jeunesse. Le livre peut être lu dès la classe de CM2 tant le récit est clair, simple, limpide

et tant son discours donne finalement d'espoir dans la capacité de l'être humain à surmonter – sinon à vaincre – le pire.

Éva Mozes Kor et Lisa Rojany Buccieri, *Survivre un jour de plus, Le récit d'une jumelle de Mengele à Auschwitz*, traduit de l'anglais par Blandine Longre.

Notes de Nuit éditions, 2018, 135 pages, 15 euros.



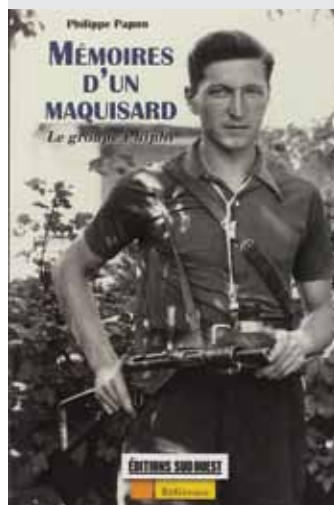
Insoumis

Philippe Papon, dit « Phiphi », dirigea le groupe du même nom dans un maquis Armée secrète du nord de la Dordogne qui participa, après le 6 juin 1944, à tous les combats de la libération du grand Sud-Ouest, de Périgueux jusqu'à Oléron, en passant par Angoulême, Saintes, Rochefort et Royan. « Les jeunes du groupe avaient entre quinze et vingt et un ans, écrit-il, et la plupart étaient issus du milieu rural. Ces maquis étaient un soulèvement populaire, une chouannerie. Des villages entiers avaient pris les armes, ces villages où l'on est tous plus ou moins parents, où l'on se connaît depuis l'enfance et parfois depuis des générations. Ainsi les drames du maquis étaient souvent des drames familiaux. Nous étions des chouans, qui avaient pour roi la France et pour foi celle que nous avions choisie. Plusieurs confessions étaient présentes parmi nous, des israélites, des protestants, des catholiques ou des libres penseurs. » Il y avait aussi parmi eux un Gitan dont toute la famille avait été exterminée par les Allemands. Le récit est vif, précis, Philippe Papon expliquant d'abord les origines de son engagement puis racontant la vie de son unité sans rien cacher des

« splendeurs et misères » de la vie maquisarde en pays périgourdin. Au fil de son avance vers les côtes de l'Atlantique, le

« Des villages entiers avaient pris les armes, ces villages où l'on est tous plus ou moins parent, où l'on se connaît depuis l'enfance. »

« Groupe Phiphi » devint par la volonté du général de Gaulle, la 1^{re} section de la 9^e compagnie du 50^e RI (bataillon Violette). Cette intégration forcée dans l'armée régulière, que connurent tous les maquisards, n'alla pas sans rendre malheureux un homme qui avait peu de goût pour les médailles, détestait les défilés et qui, déjà, n'avait pas voulu partir pour Londres en 1942 où il se voyait « un avenir peuplé d'adjudants ». Car si Phiphi savait conduire une troupe au combat, il n'avait guère l'esprit militaire. On peut même dire qu'il



Philippe Papon, *Mémoires d'un maquisard, le groupe Phiphi*, préface de Dominique Richard.

Editions Sud Ouest, 2019, 245 pages, 10 euros.

lui était totalement réfractaire ! La fin de la guerre et le retour à la vie « normale » furent donc pour lui le temps des désillusions. Il en garda une certaine amertume qui transparaît encore au moment où il écrit, quarante ans plus tard, peu de temps avant son décès. « Mais, si je n'avais pas eu ce parcours, dit-il, pour finir, il aurait manqué à ma vie la connaissance de cette fraternité qui ne pousse que dans la misère et le danger et qui fit de nous des égaux le temps d'un combat. » Un livre à lire absolument pour comprendre ce que les maquis ont eu d'unique et pour savoir qui étaient vraiment les maquisards.

adresse des jeunes • À l'adresse des jeunes • À l'adresse des jeunes

Une réflexion sur le concept de race, ensuite, à partir du cas de Rachel Dolezal, cette présidente d'une association pour la défense des droits civiques des Afro-Américains dont on a découvert en 2015 qu'elle était blanche alors qu'on la croyait jusque-là noire. L'ouvrage est écrit par une universitaire qui s'adresse plus spécifiquement à des lycéens et qui, dans un langage encore une fois très simple (mais jamais simpliste) prouve, par A + B, que les « races » sont des constructions politiques et sociales (« Ce n'est pas la race qui fonde le racisme, c'est le racisme

qui crée les races. »), n'en déplaise aux mânes du docteur Mengele et aux défenseurs actuels d'une civilisation occidentale prétendument menacée d'un « grand remplacement ». Il va sans dire que ces deux livres, qui sont de vrais antidotes à la bêtise, pourront aussi être lus avec profit par un grand nombre d'adultes.

Magali Bessone et Alfred, *Les races, ça existe ou pas ?*

Gallimard Jeunesse, collection « Philophile! », 2018, 47 pages, 10 euros.





L'âcre parfum des immortelles de Jean-Pierre Thorn

Film très personnel de son réalisateur, ce « chant d'amour » a comme fil une correspondance entre lui et son amoureuse prématurément décédée. « *Que reste-t-il de nos rêves, de notre rage, de nos utopies ?* » s'interroge-t-il en convoquant les luttes sociales de la métallurgie à Alstom Saint-Ouen où il fut ouvrier spécialisé, de Renault Flins qu'il filma dans *Oser lutter oser vaincre* en mai 1968, ou des sidérurgistes de Longwy. Jean-Pierre Thorn fait le lien dans son œuvre entre ces tentatives d'émancipation et celles émanant de la jeunesse ostracisée des quartiers qu'il a su capter dans *Faire kiffer les anges* et *93 la belle rebelle*. L'ultime pierre à cet édifice contestataire, ce sont ces images tournées en compagnie de gilets jaunes d'un rond-point de Montabon, dans la Sarthe. Un peu fourre-tout mais touchant.

carnet

Nous apprenons avec peine de nombreux décès dont nous publions la liste ci-dessous en priant tous les proches de nos disparus de trouver ici l'expression des condoléances fraternelles de notre grande famille de la Résistance, de la Déportation et de l'Internement.

NOS PEINES

Bouches-du-Rhône

Istres: Dolores Gual, veuve d'Abel, Marseille, Lyon;

Finistère

Kerlaz: Jack-Boris Brouck, fils de Boris, Auschwitz;

Gironde

Lège-Cap-Ferret: Achille Blondeau, Douai, Loos, Citadelle de Huy;

Ille-et-Vilaine

Saint-Malo: Adèle Baumzecer, épouse de Szaja, Riga-Kaiserwald, Polimonas, Stutthof, Theresienstadt, Buchenwald;

Isère

Échirolles: Christian Descombat, ami;
Vizille: Camille Michaud, sœur de Marcel Champon, Flossenbürg;

Jura

Dole: Maxime Rouget, fils de Paul, Chalon, Compiègne, Neuengamme;

Loire-Atlantique

Nantes: Renée Lagadec, fille de René-Marie, Compiègne, Buchenwald, Muhlhausen, Frankfurt; Andrée Rivière, veuve de Raoul, Karlsruhe, Saarbrücken, Ludwigsburg;

Nièvre

Nevers: Adolphe Baum, Auschwitz, Buchenwald;

Pas-de-Calais

Barlin: Andrée Wavelet, veuve de Noël, Douai, Loos, Köln, Sachsenhausen, Ravensbrück;

Savoie

Chambéry: Élise Michel, veuve de Charles, Compiègne, Mauthausen, Melk;

Haute-Savoie

Thonon-les-Bains: Marie-Rose Boujard, veuve d'Edmond-Marie, Saint-Sulpice-la-Pointe, Buchenwald, kommando de Gazellz;

Vendée

Fontenay-le-Comte: René-Ignace Mur, Perpignan, Compiègne, Buchenwald, Dora;

Val-de-Marne

Vitry-sur-Seine: Jean-Luc Bellanger, Freiburg im Breisgau, Wolfenbüttel.

communiqué

Voyage-mémoire à Ravensbrück

En avril 2020 sera célébré le 75^e anniversaire de la libération du camp de concentration nazi. L'amicale de Ravensbrück et des *Kommandos* dépendants organise un voyage de mémoire du 16 au 21 avril 2020.

Au programme: Visite des sites camps de Ravensbrück-Uckermark-Sachsenhausen; participation aux cérémonies internationales de la Libération des camps nazis – Ravensbrück (samedi et dimanche).

Tour de la ville de Berlin, hommages.

Mémorial des Sintis et Roms (Tziganes), Mémorial des martyrs juifs, etc.

Prix estimé: environ 800 € + 30 € l'adhésion à l'amicale (frais d'assurance).

■ Ce programme étant prévisionnel, vous pourrez obtenir plus de renseignements en vous adressant à:

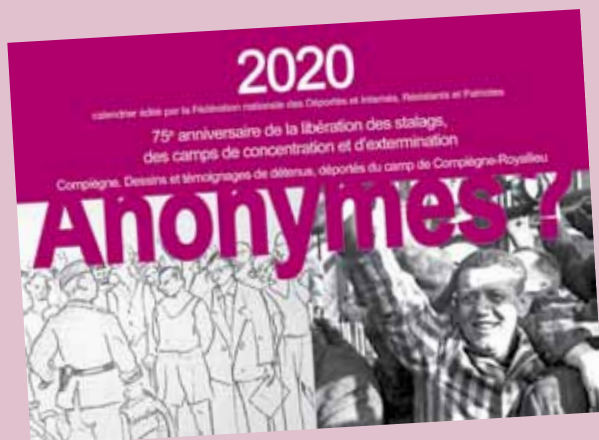
Amicale de Ravensbrück, 10, rue Leroux, 75116 Paris. Françoise Marchelidon (courriel: francoise.marchelidon@wanadoo.fr), ou Marie-France Cabeza-Marnet (mf.cabeza-marnet@orange.fr).

Journée d'étude interamicale le 24 novembre: « Le corps du déporté, icône tragique du XX^e siècle » à l'auditorium Rambuteau de la Préfecture de Paris, à partir de 9 h 30.

■ Pour plus de renseignements, contacter Cécile Desseauve: contact@buchenwald-dora.fr. Tél.: 01 43 62 62 04.

Commandez

le calendrier 2020

**FNDIRP**

Anonymes ? Suite au 41^e congrès de la FNDIRP à Compiègne-Royallieu, un partenariat avec le Mémorial de Royallieu nous a donné accès à ses trésors : dessins, visuels, correspondances, montrant la singularité du parcours des internés de Royallieu. Cette « *salade extraordinaire* » dont parlait Robert Desnos.

5€ pièce (+ 2€ de port pour 1 exemplaire.)*

la carte de vœux 2020



Cette lithographie, *La Solidarité*, de Raymond Moretti, représente une femme, déportée, tenant au creux de son bras, un petit oiseau. De confident, l'animal deviendra messenger, en transmettant les paroles de cette femme aux autres déporté-e-s. Édition offerte par le peintre à la FNDIRP.

2,50€ pièce (+ 1€ de port pour 1 exemplaire.)*

* En cas de commandes multiples, merci de contacter la FNDIRP au 01 44 17 38 10



Drapeaux brodés

Société VARINARD

Zone d'activités de l'Ouvèze BP 18 – 84110 Vaison-la-Romaine

Pour renouveler votre drapeau d'association, consultez-nous pour tout devis.

Tél.: 04 90 28 85 44 - fax : 04 90 28 83 81 - contact@varinard.com

www.varinard.com

Du producteur au consommateur

CHAMPAGNE CHARBAUX Frères

ancien de Dachau-Allach 72420
propriétaire-récoltant à Congy
51270 MONTMORT

Tél.: 03 26 59 31 01- fax : 03 26 59 30 31

info@champagne-charbaux-freres.com
www.charbaux.fr

CHAMPAGNE HENRI GIRAUD

ancien de Buchenwald 20426

Propriétaire-Récoltant

1^{er} GRAND CRU - 100 %

Tarif franco sur demande

71, bd Charles-de-Gaulle

51160 Aÿ-CHAMPAGNE

Tél.: 03 26 55 18 55- fax : 03 26 55 33 49

contact@champagne-giraud.com

www.champagne-giraud.com



Coffret cadeau stylo et porte-clés lampe leds

Coffret comprenant un stylo en métal soft touch avec stylet FNDIRP couleur d'encre noire et un porte-clés en métal lampe leds FNDIRP.

6 € pièce (+ 3 € de port pour 1 exemplaire.)*

* En cas de commande de plusieurs exemplaires, nous contacter pour les frais de port.

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.

Transmettre...

« (...)Pendant ce temps, le nombre de victimes civiles ne cesse d'augmenter. On parle désormais de plus de 10 000 morts. En août dernier, une frappe de la coalition arabe s'abat sur un bus scolaire dans le nord du pays, tuant plus d'une quarantaine d'enfants. Je décide de sortir de mon silence. »

Extrait de *La Reine de Sanaa* de Amatalah Hassan Abdulmughni, avec Manon Quéroutil-Bruneel, éditions Fayard, 2019.

N.B. : Selon une enquête de nos confrères du média d'investigation *Disclose*, sur la base d'un document de la direction du Renseignement militaire français, des armes françaises vendues aux Émirats arabes unis et à l'Arabie saoudite sont utilisées dans la guerre du Yémen, débutée en 2014.

Qui veut vivre sous les bombes?

Une œuvre de Thierry Sarfis

Abonnez-vous, offrez des abonnements!

PR946

Abonnez-vous ou abonnez au *Patriote Résistant* vos amis, vos camarades et leurs familles. Abonnez également les collèges, lycées, bibliothèques, centres de documentation, maisons de jeunes, comités d'entreprise...

Le Patriote Résistant : l'abonnement comprend 11 numéros (7 € l'unité), ainsi que le hors série *Concours national de la Résistance et de la Déportation* (CNRD).

- ☐ 65 € et au delà - Tarif de soutien (voir rubrique Souscription nationale)
- ☐ 61 € - Tarif public
- ☐ À partir de 45 € - Tarif spécial (étudiants, demandeurs d'emploi, faibles revenus)

- ☐ À partir de 63 € - Tarif DROM
- ☐ À partir de 68 € - Tarif COM et Étranger - (Étranger: paiement impératif par chèque bancaire payable en France et en euros ou par virement en euros au LCL Champs-Élysées • BIC: CRLYFRPP / IBAN: FR92 3000 2004 4300 0044 8661 V58)



Je m'abonne: ☐ M. ☐ M^{me}

Nom: Prénom:

Adresse:

Code postal: Ville:

Téléphone:

E-mail:

J'offre à: ☐ M. ☐ M^{me}

Nom: Prénom:

Adresse:

Code postal: Ville:

Téléphone:

E-mail: